LE POÈTE RUSTIQUE

FRANCIS JAMMES

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGÉLUS DE L'AUBE A L'ANGÉLUS DU SOIR (1888-1897) : *Premiers Vers, la Naissance du Poète, Un jour* et *la Mort du Poète.* 1 vol.

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900) : *Élégies, La Jeune Fille nue, Poésies diverses* et *les Prières* . . . . . 1 vol.

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901) : *Jean de Noarrieu* et *Existences* . . . . . 1 vol.

CLAIRIÈRES DANS LE CIEL (1902-1906) : *En Dieu, Tristesses, le Poète et sa femme, Poésies diverses* et *L'Église habillée de feuilles* . . . . . 1 vol.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES . . . . . 1 vol.

LA VIERGE ET LES SONNETS . . . . . 1 vol.

Prose

LE ROMAN DU LIÈVRE : *Le Roman du Lièvre, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, Des choses, Contes, Notes sur les Oasis et sur Alger, le 5-Août à Laruns, Deux proses, Notes sur J.-J. Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry* . . . . . 1 vol.

MA FILLE BERNADETTE . . . . . 1 vol.

FEUILLES DANS LE VENT : *Méditations, Quelques hommes, Pomme d'Anis, La Brebis égarée* . . . . . 1 vol.

LE ROSAIRE AU SOLEIL . . . . . 1 vol.

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON . . . . . 1 vol.

LE POÈTE RUSTIQUE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Soixante-trois exemplaires sur Chine,
numérotés de 1 à 63.
Quatre cent soixante-sept exemplaires sur Hollande
Van Gelder, numérotés de 64 à 530.
La première édition a été tirée à 1,100 ex. sur vergé
pur fil des papeteries Lafuma, savoir :
1,075 ex. numérotés de 531 à 1,605.
25 ex. hors commerce marqués à la presse de A à Z.

EXEMPLAIRE

N° 876

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by MERCURE DE FRANCE 1919.

d32400

FRANCIS JAMMES

Le poète Rustique

373105
27. 11. 39

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXX

PQ
2619
A5P6

LE POÈTE RUSTIQUE

à Henri Bremond

I

Mlle Portapla, la face pareille à une tomate à point, la gorge égale à deux melons mûrissant depuis quarante années, j'en passe treize, vous est présentée au seuil de sa maison.

Déesse des moissons tardives et du cellier d'automne, elle tient un épi de maïs et un trousseau de clefs dans une main. De l'autre main, elle s'est fait une muselière pour arrêter au passage la bruine de trois éternuements. Ses doigts sont humides, et

elle pense les purifier en les essuyant à une rose qui a fleuri le long du mur.

Elle s'adresse à son domestique Lorion :

— Le rat est revenu hier avant souper. Je lui avais préparé deux tartines d'arsenic vert. Le croiriez-vous, Lorion? Quand je suis allée me coucher, vers onze heures, j'ai retrouvé les tartines non plus où je les avais placées, l'une sous l'armoire, l'autre sous la toilette, mais à plat sur l'oreiller, le poison juste à l'endroit où je pose mon visage. Les rats nous narguent, vous le voyez, Lorion.

— Il faudra, remarque Lorion qui ne tient aucun cas de ce que lui raconte M^lle^ Portapla, faire brûler deux mèches de soufre dans la barrique, parce qu'elle continue à puer, le vin s'y aigrirait.

— Que me dites-vous, Lorion?

Ayant ainsi parlé, M^lle^ Portapla, qui ne prête pas une seconde de plus attention au

sage avertissement de son valet, tourne les talons, rentre dans son ombreux salon, se met en face de la glace, et, tenant en guise d'aigrette d'or l'épi de maïs au-dessus de son front, se sourit à elle-même.

II

Mlle Portapla est tracassée par beaucoup de rêves qui sont comme autant de pièces de théâtre, séparées les unes des autres par un brusque réveil en sursaut avec sensation d'étranglement.

Je rapporterai l'un des songes de Mlle Portapla :

Elle croyait être dans son jardin. Au milieu se dressait, comme un épouvantail, le gendarme Prébœuf, dont la culotte bleue prenait racine. Un démon survenait, mais elle n'était pas sûre que ce ne fût pas un

ange, qui considérait le puits avec sa belle ferronnerie à l'extérieur, et, à l'intérieur, ses fougères et son cercle d'azur. Prébœuf s'animait soudain, faisait peur aux oiseaux. Il était tel que dans la réalité : l'ensemble de sa personne, comme son nom, évoquait un poil de vache. De figure, il ressemblait à un sou du second empire, du côté qui n'est pas l'aigle.

Il était célibataire.

Il se rapprochait de Mlle Portapla qui défaillait dans son sommeil et à qui l'ange ou le démon cria :

— Méfie-toi du tournesol et du poète Rustique! Demande aide et protection à ce Prébœuf qui est là..... là là là là là.

Mais le sixième « là » devint une boule de nerfs dans la gorge de la dormeuse qui s'éveilla en poussant un cri.

III

Ces cauchemars, qu'elle attribue à la crise d'âge, persistant, M^lle^ Portapla se décide à aller trouver le pharmacien Dorothée, plutôt que de passer par les Fourches Caudines du docteur Sébillot qui, à chaque fois qu'elle le consulte, lui décoche la même plaisanterie, allusion à ce qu'elle ne s'est point mariée :

— Voilà ce que c'est, mademoiselle, que d'en agir comme le héron de la fable :

> «... *Il ne vit plus aucun poisson;*
> *Il fut tout heureux et tout aise*
> *De rencontrer un limaçon...* »

IV

— Tink !

C'est le timbre de la porte.

A droite, en entrant, la boule bleue ; à gauche, la boule rouge. Au beau milieu du plafond un aigle empaillé étend ses ailes et, à son bec crochu, il semble qu'une goutte pende toujours comme du nez de certains vieillards.

Rien n'est plus pâle que la barbe rare et jaune de M. Dorothée, si ce n'est sa voix. D'ailleurs, toute sa personne fait silence. On dirait qu'il est embaumé par les drogues que l'on respire autour de lui

et que, seuls, ses mânes glissent le long des bocaux. S'il parle, il faut, pour l'entendre, ne pas respirer, et n'est-on bien sûr encore que son langage lui appartienne qu'en voyant sa denture aurifiée s'allumer et s'éteindre entre deux syllabes. Il a l'air d'un serpent à lunettes, car son nez, entre des bésicles qui encadrent ses yeux vairons, est long et pointu comme une langue d'ophidien; ses oreilles sont décollées.

Quoique assez jeune, quarante ans, il coiffe une calotte de velours, non point cylindrique, mais hémisphérique; sa blouse cache un complet citrouille, à damier noir, dont le gilet est traversé par une chaîne de montre où se balance une petite breloque.

— Monsieur Dorothée, dit Mlle Portapla, je vous salue bien. J'ai des étouffements.

Avec des mains chirurgicales, qui res-

semblent à des pinces d'écrevisse, le potard, qui reste muet, achève de recouvrir d'un papier, dont ensuite il cisaille les bords, le goulot d'une fiole. Puis il regarde, d'un air absent, sa cliente. Après trois bonnes minutes d'attente, il se décide :

— Vous prennent-ils le jour ou la nuit?

— Qui?

— Eh bien ! les étouffements...

— La nuit, monsieur Dorothée, quand je vais m'endormir ; c'est comme une boule qui me remonte du nombril au gosier.

Le front de l'apothicaire se ride et penche comme sous le poids d'un monde.

— Asseyez-vous un moment, mademoiselle.

On voit M. Dorothée aller et venir, peser sur sa balance hystérique un ingrédient, le mettre au pilon, l'introduire dans un moule d'où il retire des pilules qu'il arrondit, puis qu'il range dans une mince

boîte de sapin qu'il remet, enveloppée, à la vieille fille.

— Puis-je vous demander ce que c'est ?

Toujours avare de paroles, M. Dorothée griffonne sur une feuille de papier qu'il tend à M^lle^ Portapla :

« *Valériane. Trois pilules quotidiennement : l'une au réveil, les deux autres avant chacun des repas principaux.* »

Quand il a rendu la monnaie, il laisse tomber de ses lèvres minces :

— Ne laissez pas ce remède à la portée des chats, ils en sont friands.

V

Comme Mlle Portapla s'en retourne chez elle, un peu formalisée par l'attitude de M. Dorothée, qu'elle juge silencieux et trop différent en cela du docteur Sébillot, elle croise le poète Rustique. C'est ainsi que ses concitoyens ont baptisé ce quinquagénaire dont les vrais nom et prénom m'échappent. Mlle Portapla répond par un pli de sa lèvre acide au salut qu'il lui adresse. Il revient de la chasse. Il est assez trapu. Sa face est d'un faune, dont la barbe emmêlée retient, au passage des haies, telle qu'une toile d'araignée, des brindilles de feuilles et des pétales. Il est coiffé d'un bé-

ret, vêtu d'un costume marron, chaussé de souliers et de guêtres crottés. Le chien qui le précède est beau.

Mlle Portapla se dit, en jetant un regard par-dessus son épaule vers le poète qui se carre et qui siffle son braque :

— Et pendant ce temps-là, cette malheureuse porte son septième ! Si ce n'est pas une honte ! L'aînée a seulement onze ans ! Regardez son pacha de mari ! Son carnier est moins lourd à porter qu'un enfant. Il ne lui en coûte guère de faire partie de l'Association des familles nombreuses. Ah ! le vilain sexe ! Trinquez, mesdames !

Mlle Portapla, qui est uniquement située sur ce que l'astrologie appelle le pôle féminin, est hors d'elle-même quand elle aborde la question de la progéniture du poète Rustique. Aussi referme-t-elle vivement sur elle la porte de sa maison pour aller prendre sa pilule de valériane.

VI

Le poète Rustique se rapproche de son jardin, d'où s'élèvent des clameurs comparables à celles qui vous assourdissent dans les salles du Jardin d'acclimatation affectées aux aras et aux cacatoès, clameurs de six enfants dont l'aînée, une fille, a dix ans.

Le numéro cinq s'avance vers son père, l'index dans la bouche, d'un air indifférent. Le numéro deux accourt en glapissant. Le numéro trois arrive en braillant et reniflant, accuse le numéro un d'avoir

voulu l'éborgner avec un roseau. Le numéro quatre survient et s'écrie :

— Papa ! je veux tirer un coup de fusil !

Et le numéro six piaille je ne sais où, il ne marche pas encore.

Le poète Rustique pénètre dans le vestibule. Il se sent retenu soudain : c'est le numéro quatre qui attire à lui, de toutes ses forces, la patte d'une caille saillant du filet de chasse.

Mme Rustique dit à son mari :

— Les enfants ont été au-dessous de tout. Qu'il me tarde que les vacances finissent ! Tes vêtements de rechange sont en haut.

Le poète se déchausse lourdement dans la cuisine, et il va faire sa toilette. Et voici le souper qu'il préside le cœur plein de sollicitude et de joie, regardant au travers de ses grosses lunettes de corne, ces petites bouches, ces yeux ronds comme des grains de raisin ou bridés comme des amandes.

L'aînée interroge :

— Papa, dis-nous où tu as été?

— J'ai été d'Os-Marsillon à Abos, de clocher en clocher. La plaine n'a jamais été plus bleue; jamais le jour plus clair, jamais le soleil plus chaud. C'était si joyeux que je pensais avoir vingt ans, et quand, à midi, j'ai heurté à la porte de nos amis, il m'a semblé que je m'étais promené dans le Paradis terrestre.

— Papa, est-ce que tu es vieux? demande la cadette.

— Pas très, mais ma barbe est blanche.

— Pourquoi?...

— Je ne sais pas.

La troisième des petites explique :

— C'est parce qu'il a souffert qu'il a l'air âgé.

Maintenant, c'est après souper, Rustique se tient debout dans le pauvre salon où son entourage s'est écroulé pour prier.

L'ombre d'une aïeule s'isole, et autour de la maman presque toute la couvée s'est blottie.

Le poète voit des coins de joues rondes, des tresses naïves, des mollets nus, et, autour de la table où elles appuient leurs coudes, les servantes qui joignent leurs mains fatiguées.

VII

Rien n'intrigue, n'émeut et n'irrite davantage Petit-Paul, le numéro quatre, que la porte verte et cloutée du jardin de trois vieilles filles, cousines de M^lle^ Portapla, qui sont : Léonida, Brucelle et Sophie Gringon.

Bien qu'il ne soit pas du tout méchant, il éprouve le besoin de contrarier ces trois anciennes personnes qui l'agacent, il ne sait pourquoi. Il faut dire que Petit-Paul est morveux depuis qu'il fut surpris par Léonida un jour qu'il jetait contre la fameuse porte verte un crottin d'âne. Elle

l'aperçut de sa tonnelle de lauriers castillans où elle est accoutumée de lire et lui cria :

— Petit polisson, on dit que vous voulez être curé, mais vous n'en montrez guère les dispositions !

Petit-Paul, à ce moment, se sentit blessé sur le vif de son secret le plus intime, car, si jeune qu'il soit, il nourrit le désir de la vie ecclésiastique. Il a même exigé de son père, le poète Rustique, une petite ombrelle noire dont il se sert contre la réverbération pour imiter M. Durantois, le doyen. Et que M^lle^ Léonida eût découvert cette vocation, par quelque indiscret, et constaté l'ordure d'un flagrant délit, le fait nourrir contre elle un aigre petit sentiment.

Petit-Paul, qui a cinq ans, glisse, en ce limpide jour d'automne, un regard matois vers le jardin des demoiselles Gringon. Léonida, sous la tonnelle de lauriers castillans, lit dans un petit bouquin relié en

veau. Elle aperçoit l'enfant qui la regarde et, comme elle n'est point rancuneuse, elle pense que l'heure de la réconciliation a sonné. Elle lui dit :

— Viens, Petit-Paul.

Il hésite bien un peu ; ses yeux coulissés glissent de gauche à droite et de droite à gauche. Mais la petite porte verte du jardin mystérieux est si tentante, bien qu'il l'ait souvent éclaboussée de boue et d'autres choses, si tentante en ce moment qu'un chien la flaire !

Il est deux heures. Papa écrit sans doute des vers là-haut. Des vers ! Petit-Paul ne sait pas ce que c'est, mais une maîtresse du pensionnat lui a dit : « Votre père fait des vers. » Maman étend du linge dans le potager avec les aînées. Petit-Paul se glisse dans le chemin et M^lle^ Léonida vient au-devant de lui, fait grincer la clef dans la serrure. La porte verte recule comme une

vraie personne. Ils gravissent les cinq marches de la tonnelle :

— Tiens, mon enfant, prends ce grapillon de raisin ; il est un peu dur. Son espèce s'appelle le *crac*, parce qu'il fait « crac » sous la dent. Je pose chaque jour, quand il fait beau, un petit panier de *cracs* sur cette pierre où ils tiédissent pour ma collation.

Ce fruit étant aigre comme du verjus, Petit-Paul fait la grimace.

Mlle Léonida reprend son livre et montre à son invité les gravures :

— Ce sont des singes, tu vois, ils sont très intelligents ; voici un mariage de singes.

L'enfant regarde sans grande conviction et réplique :

— Ils ne vont pas à l'auberge.

— La mariée est toute belle, continue Mlle Léonida qui est sentimentale. Re-

marque : elle est vêtue d'une mousseline de Singapour. C'est une touchante cérémonie nuptiale.

— Et ceci ? interroge distraitement Petit-Paul en tournant le feuillet.

— Ah ! cette gravure ?... C'est la même guenon dans son nouveau ménage... Lis ce qui est écrit au bas :

« *Les singes de l'archipel Tonga font* « *cuire leurs aliments. La femelle allume* « *du feu en frottant une pierre contre* « *l'autre.* »

... Ce sont, reprend Mlle Léonida, de petits hommes civilisés.

— Je ne crois pas ce que vous me dites.

— Comment ! Tu ne crois pas ce que je te dis ? Mais sache que c'est l'opinion d'un voyageur très savant qui faisait des livres comme ton père.

— Papa n'en écrit pas sur les singes.

— Et qu'est-ce qu'il raconte dans ses livres ton papa?...

— Il n'y parle pas de singes. Montrez-moi l'autre image.

— La voici : « *Singes dansant un soir de bataille.* »

Mlle Léonida tapote la joue du jeune Paul Rustique pour essayer de le convaincre, mais il demeure sceptique, tenant entre le pouce et le médius un grain de *crac* sur sa petite bouche fine et fraîche.

VIII

A l'orient du jardin des Rustique, on voyait un humble potager que cultivaient depuis quelques mois des besogneux : un père et une mère qui avaient un enfant de sept ans.

Par une ouverture, entre le mur ombragé d'un figuier doux et un buisson, Petit-Paul observait souvent les faits et gestes de ces gens. Il les comparait à la Sainte Famille, telle qu'il l'avait vue sur un vitrail où il faisait toujours beau à cause des couleurs.

Il ne souffla mot à personne de ce rapprochement, mais, parce que le petit lui rappelait Notre-Seigneur à Nazareth, un soir il l'avait salué très bas dans le sentier.

Ce ne fut qu'avec prudence et pudeur qu'il se renseigna.

— Papa, l'homme et la femme et leur enfant qui habitent à côté sont pauvres?

— Oui.

— Comment s'appellent-ils?

— Ils s'appellent Jérôme.

IX

Le cœur de Petit-Paul s'était attaché de jour en jour à cette famille d'artisans. Il comprenait qu'il faisait bon dans leur ombre. A la nuit tombante Jérôme, qui boitait, venait s'asseoir sur un banc. Il travaillait durant quelques heures chez un drapier, puis il se reposait ainsi. Sa femme venait bientôt auprès de lui, et leur petit garçon, qui s'appelait Jean-Marie, jouait devant eux. Ils possédaient une poule. Un peu plus tard, Jean-Marie allait chercher la carafe. Il la remplissait à la pompe et la rapportait avec soin. Et Petit-Paul enviait cette indigence, cette obscurité.

Mais, à ce moment, Jean-Marie et ses parents ne reparurent plus dans le jardin. Et, un matin, sans qu'il eût rien su, Petit-Paul vit quelques personnes vêtues de noir devant la porte des voisins; des enfants arrivèrent avec des cierges; puis un prêtre et un homme qui tenait une croix. Ceux-ci entrèrent dans la pauvre maison d'où ils ressortirent escortant le père Jérôme qui avait la barbe longue. Et on portait une boîte blanche avec des fleurs dessus.

Alors Petit-Paul se pencha par-dessus le mur. Il vit passer la chose, son cœur se gonfla d'amour, et sa paupière de larmes, à cause du frêle mort qui s'en allait.

Il murmura :

— Jean-Marie...

X

La grande joie des quatre aînés Rustique est de parcourir la campagne avec leur père. Au moment qu'ils sortent, ce jeudi après-midi, le gendarme Prébœuf, dont le fantôme hante les cauchemars de Mlle Portapla, rentre de sa tournée dans un grand tonnerre de son cheval et dans les éclairs de son sabre. Et les enfants Rustique l'admirent, le tiennent pour un heureux présage :

— Nous boirons à une source !

Tel est le souhait, peu coûteux, des pe-

tits du poète dont le chien mène une course aux lacets compliqués, flaire chaque borne, chaque seuil, se fait rappeler à l'ordre.

Tous, les voici dans le chemin qui a des mûres encore.

— Il faut en cueillir pour le dessert, déclare Petit-Paul qui dévore clandestinement celles dont ses sœurs emplissent, sur son conseil, le panier qu'il tient.

Ils avancent; le paysage qu'ils laissent derrière eux est déjà diminué.

Par-dessus la haie qui borde une ferme, M. Desjaloux, l'ancien notaire, parle au poète Rustique :

— Vous allez chercher l'inspiration? Moi je ne cherche ici que de la salade. J'aime la grande amertume des pissenlits de l'arrière-saison.

Il est délicieux de se promener avec des enfants qui découvrent le monde. Petit-

Paul saisit sur le bord d'un fossé une sauterelle couleur de feuille. Il l'emprisonne dans son panier vide de mûres et roule dans sa tête mille projets : il mettra l'insecte au jardin, pendant le jour, pour qu'il se nourrisse de fleurs; il le fera coucher dans sa chambre; il lui servira, le matin, une tasse de café au lait; il le fera monter dans la voiture du père Alexandre.

— Papa, est-ce que l'on peut amener une sauterelle à l'église?

— Non.

— Est-ce que les sauterelles font leur prière?

— Non; mais elles aiment Dieu à leur façon.

— Comment font-elles?...

— Elles grimpent jusqu'au bout des herbes quand il fait beau comme aujourd'hui.

— La prairie, c'est leur église?

— Oui, c'est pourquoi tu feras bien de la relâcher.

Petit-Paul rouvre son panier, la bestiole grimpe et bondit. Il a suivi le conseil de son père, mais cependant il a du chagrin; il laisse pendre sa lèvre et il retient ses larmes.

Une source où il boit lui fait oublier le criquet.

XI

M^me^ Rustique demande à son mari :

— As-tu vu aujourd'hui le docteur Sébillot?

— Non; pourquoi?

— Je suis inquiète.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que Petit-Paul se plaint et que je ne suis pas rassurée à son sujet.

— Bah! tu t'effraies toujours.

— J'ai cru voir un point blanc dans sa gorge.

— Mais non ; et puis, un point blanc ce n'est pas toujours grave.

— Tu sais qu'en ville, plus que jamais, il y a de la diphtérie ?

— Oui, mais ce n'est pas une raison.

— Que veux-tu, mon ami ? Tu parlais comme ça lorsque j'ai été atteinte il y a deux ans. Paul a de la fièvre, il est dolent.

— Eh bien ! amène-le chez Sébillot, qui est très occupé, ce sera plus vite fait.

— Oui, je serai plus tranquille ensuite. J'y vais.

XII

— Qu'a dit le docteur?

— Il a dit qu'il faut coucher l'enfant tout de suite.

— La diphtérie?

— Oui.

— Ah! mon Dieu...

— Tu vois bien que j'avais raison de m'inquiéter. Sébillot viendra tout à l'heure.

XIII

C'est la nuit; la fièvre monte. Qu'il fait triste dans la chambre où l'on a inoculé Petit-Paul à sept heures ! Douleur de poser la main sur le front d'un innocent qui délire ! Le père et la mère se regardent, baissent la lampe, épient la respiration du malade qui, par instants, se réveille en proie à une terrible agitation.

— Comme il remue !

— Comme il est rouge !

Une souris grignote le bois d'un placard. On entend le tic tac d'une montre.

— Tu es fatiguée. Endors-toi, minuit sonne. Je veille.

— Je ne peux pas reposer. Et puis, s'il se découvre, il faut bien que je le reborde.

XIV

— Tu es éveillé? Quelle heure est-il? As-tu dormi?

— A peine. Il est deux heures.

— Comme il se convulse! Il parle d'une sauterelle...

— C'est pénible de l'entendre ainsi battre la campagne!

— Pauvre agneau!... Tu dis qu'il est quelle heure?

— Deux heures.

— Je me lève pour lui donner à boire.

XV

C'est à l'aube du deuxième jour. On entend la pure sonnerie des Clarisses. Les coqs ont chanté. La lumière bouge dans les rideaux.

D'où vient cette fraîcheur?

Petit-Paul dort calmement. Qu'il est doux d'entendre sa respiration égale!

— Laissons les volets clos... Je vais m'habiller sans bruit. Toi, repose jusqu'à ce que le docteur revienne. Tu es fatiguée.

XVI

L'azur pénètre peu à peu dans la chambre; voici le docteur.

Il prend la température de Petit-Paul : trente-sept degrés; la vilaine membrane se détache.

Il n'y a plus rien que de la joie.

XVII

Au soir de quelque journée monotone, sinon soucieuse, le poète Rustique a médité, en l'appliquant à sa nichée turbulente et vorace, le passage : « *Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit.* » Il est dans la cellule dont il faut qu'il se contente, les autres pièces étant peu à peu envahies par ses petits et par les vêtements. Une lourde charge pèse à son cœur : ce foyer fondé en dix ans. Tous ces

souliers, tous ces bas, tous ces pantalons, toutes ces robes, toutes ces pèlerines qu'il faut remettre en état ou remplacer! Et la mère âgée, et la femme qui se surmène, et les serviteurs! Tout cela qui l'enchaîne, mais l'emplit de tendresse. Jusques à quand la mort tardera-t-elle? Cinquante ans sonneront bientôt pour lui. La gloire est venue sans doute, mais non pas la fortune qui fait face à une telle exigence. Qu'importe? Les enfants savent-ils que l'avenir est incertain? Mais non, il n'est pas incertain : l'odeur du froment matinal surpasse toute joie.

Que la vie semblait pourtant plus légère au poète, au sortir de l'adolescence, lorsque sans morale, donc sans encombre, il gravissait, un fusil sous le bras, les pentes solitaires de Saint-Boès! Que les fleurs et les mousses étaient riantes! Mais que d'amertume aussi, dans ce cœur!

La paix; c'est la paix qui est le terme; la paix à laquelle est parvenu le poète Rustique, la paix que ne lui apportèrent ni les jeux de l'enfance sur le sable du jardin parsemé de jasmins rouges, ni l'école aux magnifiques alphabets, ni les étrennes du premier de l'an, ni l'amour même de ses parents, ni l'ivresse de ce baiser à une jeune fille sous un cèdre, ni les nuits où le rossignol interpellait Lucie, ni la passion défaite quand les grelots des mules accompagnaient les baisers étouffés par la neige tombée durant la nuit. Cette paix est une joie que certains ne soupçonnent même pas, que d'autres entrevoient, que plusieurs reçoivent par instants, que les privilégiés goûtent avec plénitude. Elle pénètre jusqu'au cœur, le soulève comme la crue une rose de la rive.

Pour la capter, c'est parfois un dur labeur, et pour la retenir! C'est elle qui

ranime le poète Rustique quand il s'est laissé un peu envahir, comme ce soir, par les ombres et les soucis.

Il y a tant de fardeaux dans la vie ordinaire! Il faut tant de puissance à la soutenir! Ah! c'est une jubilation, certes, et une force, que de parcourir encore, à moitié centenaire, les vallons, d'escalader les coteaux montagneux, et, dans le sauvage parfum des feuilles mortes, piétinées par les sangliers, de voir s'écrouler, d'un œil aigu et sûr, une bécasse. Mais ce parfum de la forêt d'automne, si enivrant soit-il, ne l'est pas assez, non plus que celui de la prairie du large été.

Les enfants, qui rentrent de la classe, martèlent précipitamment l'escalier. L'un d'eux a, sur le front, une balafre d'encre.

Le poète appuie son nez à toutes ces joues froides.

Petit-Paul demande brusquement à son père :

— Papa ! Est-ce que les pharmaciens iront au Paradis?

— Je l'espère bien ; pourquoi me poses-tu cette question?

— Parce que le bocal de M. Dorothée, lorsqu'il est éclairé, fait tout rouge.

XVIII

Un perdreau, c'est très bien pour un solitaire. Pour deux personnes, passe encore! Mais à une tablée de six? Rustique songe à une histoire que, jadis, il trouvait stupide parce que sept frères s'y partagent une noisette. Lorsque cet oiseau, qu'a tué le poète, apparaît sur la table, chacun des quatre enfants réclame une cuisse. La mère a beau dire qu'un volatile n'est pas un quadrupède, une dispute s'élève entre les jeunes commensaux jusqu'à ce que, sage comme Salomon, le père fasse quatre parts des deux membres con-

voités. Aux deux plus jeunes échoient les pilons qui les ravissent. Afin d'augmenter des parts aussi réduites, le poète, qui s'est réservé quelques blancs, pique des débris dans son assiette, et, du bout de sa fourchette, les présente aux jeunes becs. Une gravure nous montre Robinson Crusoé, à table, tendant ainsi quelque bouchée à son perroquet.

Le poète Rustique peut bien, à son âge, prendre quelques libertés avec ce qu'il est convenu d'appeler la civilité puérile et honnête.

A vingt-cinq, même à trente ans, il montrait encore quelque usage aux princesses lointaines. Il préfère aujourd'hui dîner tranquille, loin des regards étrangers, en donnant la becquée à quelqu'un de ses petits ou en lui disant : « Tiens... mouche-toi ; non, pas comme ça ! Souffle ! Souffle plus fort ! »

XIX

Petit-Paul est dans le salon où M^lle^ Portapla rend visite à son père. Elle lui déplaît autant que Léonida Gringon. Aussi lui a-t-il dit à peine bonjour quand elle est entrée. Il se met à feuilleter un album, et il écoute la conversation sans en avoir l'air, et il pense que M^lle^ Portapla est bête et méchante. Il est vrai qu'elle ne peut même pas demander un service à quelqu'un sans lui décocher des traits empoisonnés. Elle commence par l'antienne habituelle, qui est un soliloque, car, si elle a l'air de

poser des questions, elle y répond elle-même le plus souvent.

Comment se porte Mme Rustique? Pauvre, pauvre Mme Rustique! Elle est bien lasse, bien épuisée... tant de maternités... c'est vrai, on éprouve une vraie souffrance à la regarder marcher...

Elle prend un temps. Et, comme pour couper court à un sujet désagréable :

— Vous ne sauriez croire à quel point je suis incommodée par les rats. J'ai dit à mon domestique Lorion : « Lorion, il faut en finir avec ces horribles animaux : ils nous narguent, dédaignant l'arsenic et la pâte phosphorée, traînant les tartines sur mon oreiller, sans même s'humecter le museau. » Lorion a trouvé un stratagème ingénieux : il a mis à leur portée, dans une écuelle, de la chaux vive recouverte de fraîche farine de froment. Quand ils ont dévoré celle-ci, ils se trompent et continuent par l'acide

carbonique. Aussitôt un feu dévorant les saisit, une soif inextinguible les oblige d'aller boire d'une manière immodérée dans la venelle. Leur ventre enfle, ils crèvent ainsi.

Mlle Portapla s'arrête un instant pour souffler, puis :

— Monsieur Rustique, j'ai acheté votre dernier livre à Pau.

Elle serre les lèvres cinq secondes, puis les rouvre :

— Il ne me convient pas, je vous l'avoue franchement. Cela n'empêche pas la bonne amitié.

Le poète Rustique n'est point surpris par cette flèche de la vieille fille, qui ajoute :

— Vous n'avez pas un style clair, et votre Bon Dieu est d'une indulgence telle que..., ho, ho, ho, ho... Mais, cela dit, Monsieur Rustique, j'ai recours à votre

excellent cœur : le cœur et l'esprit diffèrent.

Tout de même un peu vexé, le poète répond :

— Si c'est un piège à souris que vous venez me tendre...

Mlle Portapla réplique, et l'on voit osciller une petite aigrette noire sur son chapeau :

— Non, monsieur ; mon domestique Lorion se charge de détruire cette engeance. Je venais au sujet d'un de mes jeunes parents, Léopold Gringon. Il s'ennuie au séminaire, il veut le quitter pour embrasser la carrière des lettres. Il a composé une pièce en vers et désire que vous la présentiez à quelque revue. La fin du drame me paraît belle. C'est un ange qui offre une pomme à une femme régénérée.

Tandis qu'elle continue de vanter son protégé, Petit-Paul s'est rapproché en sour-

dine de Mlle Portapla, dont il essaye de salir, avec la pointe de son petit soulier boueux, les magnifiques bottines de lasting à quatre boutons.

XX

Petit-Paul épiait souvent du côté du jardin des Jérôme qui avaient perdu leur enfant. C'était infiniment triste que de voir les père et mère revenir sur le banc avec cette absence autour d'eux. Le cœur de Petit-Paul se serrait, il eût voulu les embrasser. Un jour, il se faufila par un trou de la haie chez Jérôme, et, sans mot dire, vint se placer devant l'ouvrier assis qui lui caressa les cheveux. Le silence ne fut pas rompu.

Petit-Paul croyait difficilement que Jean-

Marie était parti à jamais, qu'il ne remplirait plus la carafe à l'heure du souper, par les longues soirées. Il avait interrogé son père sur les morts, qui avait répondu :

— Ils ne reviennent plus sur la terre.

— Que font-ils au Ciel?

— Ils jouissent de l'éternelle béatitude.

Ce mot « béatitude » signifiait tant par lui-même, que Petit-Paul n'avait point demandé qu'on le lui expliquât.

C'étaient la douce lumière, le doux parfum, pensait-il, que N.-S. laisse après lui, le parfum et la lumière du jardin que l'on ne voit pas, où, maintenant, Jean-Marie est.

Si Petit-Paul avait le sens de Dieu, il avait aussi le sens du diable. Et, si les humbles artisans Jérôme lui offraient l'image d'une Sainte Famille, dont l'enfant avait été rappelé, le pharmacien Dorothée lui représentait le démon.

— Papa, M. Dorothée ne va jamais à la messe ?

— Non, mon enfant.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Petit-Paul méditait sur cette abstention. Il n'entrait jamais dans l'officine du chimiste sans éprouver un léger effroi. Que pouvaient bien contenir tous ces bocaux, ceux-là surtout, en faïence, où des serpents et des herbes étaient peints ?

Un jour que sa maman, n'ayant d'autre commissionnaire que lui, l'avait envoyé à la pharmacie, pour y faire emplir une fiole, M. Dorothée l'avait mise de côté pour en prendre une autre où il avait versé la potion demandée par M^me^ Rustique.

C'est en tremblant que Petit-Paul reçut, des mains du disciple d'Orfila, le flacon, et en tremblant qu'il lui tendit le billet que sa mère lui avait remis pour payer.

M. Dorothée farfouilla dans sa caisse, et, rendant la monnaie à l'enfant, il lui demanda, en appuyant sa phrase d'un éclat de rire sarcastique :

— Connaissez-vous Darius, roi des Mèdes et des remèdes ?

Petit-Paul ne répondit point ; mais, le soir, dans son lit, il eut peur de cette phrase.

XXI

Donc, en sa vie intérieure, Petit-Paul distinguait déjà les uns des autres. Il est évident qu'il ne situait pas du tout M. Dorothée dans le jardin si touchant des Jérôme, ni ceux-ci dans le laboratoire du marchand de calomel, non plus qu'il ne plaçait les demoiselles Gringon et Mlle Portapla dans l'épicerie de Mme Pouan qui lui adressait un mot aimable à chaque fois qu'il lui achetait un jouet. Il séparait, comme dans le *Dies iræ* qu'il ne connaissait pourtant pas, le bouc de la brebis. Et

la brebis c'était surtout Jean-Marie, au souvenir duquel il restait sincèrement attaché.

Au soir de la Toussaint, Petit-Paul suivit la procession dans la file des hommes. Il n'était pas loin de M. le Curé, entre son père et le facteur Montalembert. Il aperçut, dans la rangée opposée, Jérôme qui boitait fort. Sans doute se rendait-il au cimetière, pour prier sur la tombe de son enfant. Ce fut l'idée de Petit-Paul, qui ne cessa d'observer l'ouvrier qui était vêtu d'une vieille jaquette et d'un pantalon noir. Il chaussait des bottines jaunes. Il tenait d'une main un chapeau melon, et de l'autre une grosse canne de buis sculptée. Il avait les cheveux rares, la barbe longue, l'œil bleu, le nez busqué, un front trop grand.

Lorsqu'on fut rendu au cimetière, on se réunit autour de la croix devant laquelle M. le curé chantait; mais quelques personnes se détachèrent pour aller prier

sur les tombes de leurs défunts. Il y avait de ces tombes qui étaient comme de belles maisons, comme des mairies même. Petit-Paul suivit ses père et mère jusqu'à une dalle fleurie où tous trois se mirent à genoux. Puis il fit en sorte de retrouver Jérôme. Il l'aperçut, avec sa femme, devant un peu de terre remuée qui ressemblait à une taupinière. Il y avait dessus un pot à moutarde où trempaient des chrysanthèmes. Petit-Paul sentit son cœur tout chaviré. Là reposait Jean-Marie. Quand il vit que le papa et la maman du pauvre mort s'en retournaient en se signant, vite il courut au tertre exigu. Il tenait son béret, contemplant la croix noire où il y avait des lettres blanches, et il laissait pendre sa lèvre en fronçant les sourcils comme quand il était en proie à un gros chagrin. Il voulut offrir quelque chose à ce doux ami qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans l'humble enclos, et

qui allait emplir la carafe. Petit-Paul prit dans sa poche un sifflet, appeau à alouettes, auquel il tenait beaucoup, acheté chez Mme Pouan. Il s'agenouilla et il enfonça le jouet, à côté du bouquet misérable, dans la terre où dormait Jean-Marie.

XXII

La gorge où court le ruisseau de Balansun est dominée d'un côté par une colline tour à tour noire et rousse, de l'autre par une éminence désolée que parsèment quelques pins. Le fond en est spongieux. Aucun habitant de la petite ville, sinon le poète Rustique, ne s'aventure dans ces parages dont le silence effraie un peu, et n'est interrompu que par le bruit de grelot des sources, la quête du chien dans les taillis, le brusque frappement de l'air par une bécasse, la détonation du fusil. C'est d'un émoi bien

particulier que d'être ainsi perdu dans ce désert qui jamais ne s'égaie, ne revêt jamais aucune couleur vive : son seul sourire est la fleur rose de la pédiculaire, dont la feuille est comme un paquet de mousse.

Arpenter ces lieux sauvages, y descendre quelques oiseaux au long bec, y poursuivre ses pensées et souvenirs, y évoquer les hommes avec une netteté que la solitude renforce, tel est, de novembre à mars, le plus cher passe-temps du poète Rustique.

A travers la fougeraie il monte vers ce plateau d'où la vue embrasse, ici la clarté de la montagne, et là le sombre horizon bleu des Landes.

Il s'arrête, mange un morceau, boit un filet de vin à sa gourde, soupèse avec joie le gibier qui est dans son carnier, et un sentiment de bonheur inexprimable l'envahit. Il se revoit tout petit, à quatre ans, déjeunant dans une cuisine ; puis, à vingt, isolé,

morose, souffrant d'être incompris; à vingt-cinq, entouré d'amis incomparables qui faisaient mentir sa misanthropie; à trente, fatigué jusqu'à l'épuisement par sa fougue sans frein, entrevoyant la mort; et, enfin, à trente-sept ans, lorsque se produisirent ce changement dans sa vie, cette faim, cette poussée de sève, cette résurrection, cet épanouissement, cette allégresse, cette plénitude, ce mariage, cette ribambelle d'enfants qui surgissent de partout, apparaissent, disparaissent aux portes et, pareils à des lapins de garenne, circulent comme dans un terrier par les corridors de la vieille maison.

La vieille maison, et qui n'est même pas à lui! Combien il l'eût souhaitée plus spacieuse, plus aérée! Les constructions s'adaptent mal à la vie patriarcale, et la baraque habitée par le poète, rongée par la place perdue, prend l'eau de toutes parts,

fume de toutes ses cheminées, et ses meubles, vannés par la jeune horde, titubent comme dans *Philémon et Baucis*.

Mais il s'en faut contenter, et c'est déjà beau, quand on est quatorze, de rompre le pain de chaque jour et de ne point coucher dans la rue. Ce nid à pivert n'est possible que lorsque les chiens tirent la langue, au temps des cailles, lorsque la sécheresse abrutit les roses et enflamme les cigales.

Ah ! Qu'ils ont dû connaître un plus grand confort, les gentilshommes qui ont régné dans cette antique demeure, sur ce point qui domine deux vallées et qu'atteint le chasseur !

Comment vivaient-ils si loin, si haut ? Sans doute n'avaient-ils jamais besoin du médecin et se suffisaient-ils à eux-mêmes ; sans doute aucune discorde ne les troublait. Des servantes toutes dévouées, comme celles d'Abraham ou de la Belle au bois dormant,

devaient décharger la mère de tant de tâches trop lourdes pour elle.

S'orientant pour le retour, le poète Rustique songe à ceux qui semblent avoir vécu dans une constante félicité, n'avoir jamais eu le souci du lendemain. Mais furent-ils vraiment tels ? Et que penser de leurs demeures ? Ces êtres d'un passé que nous faisons bienheureux sont les saints que nous projetons dans l'éternité qui les a accueillis, et les seules maisons sans gouttières et les seuls cœurs sans chagrin, c'est au Ciel.

XXIII

La naissance, réprouvée par M^lle^ Portapla, du septième enfant Rustique advint durant la nuit.

Le poète faisait la navette entre la chambre de sa femme et la sienne, où l'on avait colloqué trois petits atteints de la grippe, et qui, à cause du remue-ménage, réclamaient des explications. Le silence de la maman et l'imagination du papa sauvèrent la vérité, jetèrent un léger voile sur l'arrivée de cette nouvelle fille, dont le couple se réjouit, bien que la tâche future parût s'alourdir.

Encore qu'il remerciât la Providence, qui ne cessait depuis onze ans, d'une manière ineffable et mathématique, de donner raison à la parabole qui lui était chère, des lis et des oiseaux, le poète, s'il éprouvait quelque démangeaison de bien-être, enviait le train de maison du roi d'Espagne. Il avait fait part aux siens, qui en avaient souri, de ce souhait irréalisable. Tant qu'à faire, pourquoi ne pas porter son ambition juqu'au massif et luxueux confort des Souverains anglais? Mais le poète Rustique n'aspirait point à un tel raffinement, et s'il pensait que lui eût suffi le trône si *petit magasin* d'Alphonse XIII, c'est qu'il n'aurait pas autrement été intimidé ni choqué de l'occuper.

Un désir si amusant et, en apparence, si baroque naissait du besoin de n'avoir pas sept enfants entassés dans trois chambres, de les pouvoir baigner à grande eau, et

que l'on tînt constamment en état ses vêtements de chasse.

Mais bientôt le poète se résigne, et dans son cœur s'élève une nappe de beau temps.

Comme il se rend à la poste, il est accosté par Mlle Portapla, qui lui dit :

— Bonjour, monsieur; on m'a dit que ça n'avait pas bien marché cette fois-ci.

— Que voulez-vous dire?

— Votre pauvre madame n'y est pas restée, mais elle y restera. Les femmes ne sont point des machines; une embolie en a vite fait avec un organisme qu'épuisent des maternités si rapprochées. Mais non, vous voyez-vous, seul, à la tête de sept enfants en bas âge?

XXIV

Le poète Rustique allant rendre avec Petit-Paul visite à ma Sœur Marcelline, fille de la Charité, rencontre, dans le jardin de l'hospice, M^lle^ Portapla flanquée de Léopold Gringon, le séminariste qui ne veut plus l'être. M^lle^ Portapla prononce :

— Que je présente un auteur à un auteur ! Tendez-vous la main, messieurs.

Le poète Rustique veut échapper, mais l'obséquieux Léopold le poursuit dans l'allée.

— Maître, maître, fait-il, ce drame dont

ma chère tante a bien voulu vous entretenir, je l'ai apporté dans ma valise. Je passe la semaine ici. Quel honneur, quel grand honneur pour moi d'accepter vos critiques au sujet de mon œuvre, de recueillir votre franche opinion ! Votre jour, votre heure seront les miens.

Pour se débarrasser de l'importun, le poète Rustique lui jette :

— Mardi, trois heures, chez moi. D'ici là, je serai pris.

— Maître, maître, que vous êtes bon !

Petit-Paul entraîne par la main son père, et ils échappent à M^lle^ Portapla et à Léopold Gringon, qui ne porte plus la soutane, mais un complet caca d'oie. Il coiffe un canotier, malgré la saison, et chausse des bottines d'un jaune maladif.

Le poète et son fils se ressaisissent avec la bonne sœur Marcelline qui circule entre les chevets des malades. Petit-Paul l'aime

tant! Elle ne ressemble pas à Mlle Léonida Gringon, elle ne lit point des livres sur les singes, elle ne lui donne pas à manger des « cracs », mais à sucer des boules de gomme.

— Et comment allez-vous, monsieur Rustique? Et la famille? Vous avez une Françoise? Ah! c'est très bien. Comment va madame? Et toi, Petit-Paul, es-tu content?

Petit-Paul regarde tous ces draps blancs d'où sortent des têtes sombres, le poêle, la pendule, le crucifix, la cornette de celle qui lui parle, et il répond enfin :

— Oui.

Et, tandis que la brave femme agite, avec le poète Rustique, une question qui ne peut intéresser l'enfant, la curiosité de celui-ci est mise en éveil par un paravent qui est au bout de la vaste salle. Il s'en rapproche. Il y a des fleurs bleues qui se répètent

comme en été les liserons de la gendarmerie. Petit-Paul songe qu'il doit être agréable, quand on est souffrant, d'avoir ainsi dans sa chambre un morceau de tapisserie aussi joli qu'un jardin.

Il ne sait pas très bien compter, mais en lui-même il se dit : « Il y a une, deux, cinq, quatre, douze fleurs. » Voici que, maintenant, il pense qu'il y a quelqu'un derrière ce papier peint. Vite, il s'en retourne vers son père et la Sœur Marcelline qui dit :

— Il va mourir : c'est une grande misère; cette femme va rester seule; leur enfant est mort d'une méningite.

Petit-Paul revient peu à peu au mystérieux écran. Mais il n'osera jamais tout seul aller plus avant, découvrir l'énigme... lorsque, ô joie mêlée de crainte! il voit s'avancer à pas lents, causant toujours ensemble, la bonne Sœur et papa. Elle dit :

— Oui, je vous en prie, monsieur Rus-

tique, tâchez d'obtenir un secours à cette malheureuse...

Ils passent de l'autre côté du paravent, et Petit-Paul fait comme eux. Et voici :

Dans un petit lit, pareil aux autres, Jérôme repose, Jérôme, le père de Jean-Marie. Il a toujours sa barbe, mais plus longue encore. Il est pâle, il ferme les yeux, il respire fort, sa femme lui tient la main. Le poète Rustique parle à voix basse, et la religieuse touche le front du malade, et, d'un geste machinal, remonte le drap de lit.

Petit-Paul pense que Jérôme va mourir, puisqu'il a entendu la Sœur Marcelline le dire. Lorsqu'on meurt on va au Ciel qui doit être un peu comme ce paravent. Il y aura Jean-Marie. Son père s'ennuie sans lui, il s'en va pour le retrouver. Il doit regretter bien fort ce petit garçon, puisque lui, Petit-Paul, qui ne lui avait jamais

parlé, a tant de chagrin de ne plus le voir. La maman ira ensuite au Paradis. Ils auront changé de jardin, ce ne sera plus le jardin d'à côté, mais un autre qui ne finira plus. Le souffle du malade est si sonore que Petit-Paul se demande : « Est-ce que Jean-Marie entend son papa? »

— Au revoir, monsieur Paul.

— Bonjour, Sœur Marcelline.

— Mon Petit-Paul, tu prieras bien pour ce malade que tu as vu. C'est un pauvre ouvrier, votre ancien voisin, tu le connais? Sa femme et lui avaient un gentil petit garçon qui est mort.

Mais Petit-Paul ne répond pas. Il pense qu'on lui dit des choses qu'il sait déjà. Il n'a pas besoin qu'on les lui répète. Sœur Marcelline n'a pas vu Jean-Marie, les soirs d'été, si sage, si pauvre, avec la carafe pour le souper... Elle ne lui a pas donné un appeau à alouettes.

XXV

Et, s'en retournant, la main de son Petit-Paul dans la sienne, le poète Rustique songe à cette misère et au moyen de la soulager, qui est si difficile. Comment ose-t-il parfois se plaindre à Dieu et à lui-même d'une existence qui lui semble plus lourde à mesure que sa famille s'accroît? Sans envie, mais avec une certaine désillusion, il recense les fortunes qui, rapidement, s'édifient dans la ville. Il songe à ceux dont la large aisance ne se prive ni de cochons pesants comme des collines, ni

d'oies prêtes à éclater dans leur graisse, ni d'autres importantes provisions. Ces gens-là n'ont généralement qu'un ou deux enfants, ils thésaurisent et s'épanouissent. Mais de quoi se plaindrait-il? S'il est contraint à refréner quelque gourmandise, ne joint-il pas les deux bouts providentiellement? Est-ce qu'à chaque maladie, à chaque naissance, le facteur, tel qu'un ange rural, ne lui remet pas le secours inattendu qui multiplie les pains? Et n'est-ce une honte que de se laisser effleurer par l'ingratitude lorsqu'il vient de voir sur un grabat ce pauvre Jérôme, dont la femme, de santé débile, déprimée par cette agonie et par la mort de son petit garçon, est menacée de mourir de faim? Il en est qui disent que la faim ne tue plus. Peut-être, mais elle empoisonne peu à peu.

— Papa, est-ce que Jérôme ne ressemble pas à saint Joseph?

— Si.

L'enfant et le père font à nouveau silence, et celui-ci rapproche à son tour l'ouvrier moribond de l'époux de la Vierge, tel que nous le rend l'imagerie populaire. Que le monde s'applique à le tenir dans l'obscurité ce charpentier qui, d'auberge en auberge, poussait l'ânon qui supportait la Vierge toute pleine de Dieu, implorait pour qu'on la laissât déposer sur la paille ce fardeau dont nul ne voulait! Et qui désirerait aujourd'hui les accueillir? Qui donc si, à la nuit tombante, lorsque le ciel va tonner, il voyait s'arrêter devant son seuil le couple harassé, besogneux et sacré, lui ouvrirait son cœur et sa porte? Ah! comme il prête à la facile plaisanterie, ce pauvre qui traverse le désert de nos âmes avec, dans une main, un lis, et, dans l'autre, un bâton! Qui a essayé de le comprendre? Quel nom donner à l'amour

qui unissait la Fille de Nazareth à cet homme sans apprêt, sans jactance, qui osait à peine, sur la route d'Égypte, mêler son ombre à l'ombre de la palme immaculée qui gonflait de son lait le divin Fruit ?

XXVI

Il faut bien que le poète Rustique avoue qu'il n'est point aussi parfait que certaines de ses œuvres le montrent. Et, d'abord, malgré sa piété, il subit mal les contraintes, ne fait guère que ce qui lui chante. Je ne dis pas qu'il n'observe l'essentiel, mais pour le détail, la perfection, il semble qu'il s'en remette un peu trop à N.-S. qui meurt chaque jour pour lui. A tort ou à raison, il pense que le Maître lui sourit parfois avec cette indulgence que l'on a pour des amis intempestifs.

Ceci pour s'excuser de ce que, bien qu'il ait donné rendez-vous à Léopold Gringon, ex-séminariste et dramaturge, au jour convenu le poète Rustique s'en va de fort bonne heure à la chasse pour échapper à l'ennuyeux. Aux lamentations de sa femme et de sa mère qui l'interrogent sur la raison à invoquer lorsque le visiteur se présentera, il ne répond que par :

— Léopold Gringon m'embête !

— Mais tu lui as promis de le recevoir !

— Léopold Gringon m'assomme !

— Mais tu vas te faire une ennemie irréconciliable de M^lle^ Portapla !

— Léopold Gringon...

— Mais sa tragédie, que faut-il en faire, s'il l'apporte ?

— Vous n'avez qu'à la jouer avec lui.

— Ceci n'est pas une réponse. Ah ! tu es bien enfant !

Autant que l'abeille qui fait son miel, le

poète Rustique est d'une humeur intraitable si on le contrarie. Il se met donc en route une fois encore, sac, fusil et gourde au dos.

Où son caprice le mènera-t-il aujourd'hui, cependant que Léopold Gringon, piqué, se morfondra ? Tandis qu'il s'interroge sur ce qu'il butinera pour en faire de la poésie, il songe à une lettre que lui avait fait parvenir une Anglaise pour qu'il y apposât sa signature. Il avait admiré comme elle l'avait fait relier, mais surtout l'image collée en dedans. Elle représentait une allée, sans doute l'allée de quelque cottage que l'artiste avait laissé volontairement dans l'ombre, afin que l'attention ne se détournât pas de cette unique allée dont les bords étaient littéralement bourrés de fleurs : c'en était une profusion qui, dans la perspective, semblait encore augmentée, un fouillis que l'on devinait plus colorié

qu'aucun album d'horticulture, et odorant. Au-dessus des deux massifs parallèles, rien que le ciel. Et, dans ce ciel que l'on supposait d'un azur incandescent, une mouche à miel s'en allait butiner. Au bas de la gravure ce vers délicieux, je crois qu'il est de Victor Hugo :

L'abeille sait choisir le nectar qu'il lui faut.

Mais c'est décembre à présent, et le poète Rustique, en évoquant cette flore de juin, sait que son âme ne trouve plus à suspendre ses ailes qu'au-dessus de vertes végétations persistantes, les mousses des haies, le houx, le buis, le lierre, et c'est ce dernier qu'il choisit.

Il est, au bas d'un vallon, une masure qu'habite un bûcheron nommé Bergereyre, masure si isolée qu'il n'est pas rare, à quelque cent mètres d'elle, de lever un beau lièvre.

Jamais, sinon sur le fronton du couvent des Visitandines d'Orthez, on ne vit s'épandre un feuillage plus large qu'à l'un des côtés de cette ferme qu'un sentier à bœufs circonscrit. Par l'âpreté de ce jour gris, le poète reconnaît le lierre dont la noirceur ronge, tel qu'un ancien incendie, les trois quarts de la façade. Son esprit s'assimile aussitôt ce bel ornement de la forêt et de la pierre, cette liane qui secrète un pollen dont il nourrira sa couvée.

Ainsi, tandis que ses moucherons sont à la ruche, le père, dans sa chasse lointaine, va quêter l'inspiration qui les nourrit.

Le lierre l'inspire, tremble et luit. Tantôt sa liane neuve, veinée de sang, serpente sur l'écorce d'un chêne; tantôt, en touffe épaisse, il vient bouillonner sur la tombe d'un aïeul et d'une aïeule dans le cimetière de Pau. Il y a quelques années, on lisait

sur leur pierre funéraire : « *Éléonore* », mais aujourd'hui tout est recouvert par le flot grossissant de l'hédéracée. Mais il est un autre lierre où son cœur va se poser, celui qui projette sa grande ombre solide sur la demeure qu'avant son mariage le poète Rustique habitait avec sa mère. Il a bien fallu s'en aller, se résigner à ne plus fouler ces dalles où toute une jeunesse avait marché, à ne plus voir ce pan de nuit vivante où le regard se reposait au retour de voyages agités. Derrière ce voile de deuil, accroché aux vieilles pierres, il avait laissé de l'amertume et de la gloire, des humiliations et des rêves, de la folle gaîté, des désillusions et des larmes, mais, aussi, il avait reçu, dans la canicule de juin, la visite du Christ.

Lorsque le poète Rustique, assez tard, rentre, sa femme lui annonce :

— Léopold Gringon s'est cassé la jambe

en t'apportant son manuscrit. Il a glissé sur les pavés de notre cour, pointus comme des petits pains. Il a fallu que Lorion vînt le chercher et le ramenât sur sa brouette.

Il répond :

— Tu vois bien, mon amie, que la Providence veille à tout.

XXVII

Les enfants Rustique ont été conviés, avec leurs père et mère, à déjeuner, à Pau, par le marquis et la marquise de Greuffon descendus à l'*Hôtel Cosmopolite*. Ceux-ci ayant, dans une récente visite qu'ils ont rendue à M. et M^me^ Rustique, fortement insisté pour qu'ils acceptassent l'invitation, ils ne l'ont pas déclinée.

Ce n'est point d'ailleurs sans inquiétude que le poète embarque avec lui, dans un compartiment de deuxième classe, quatre de ses enfants (amenez-les tous, si vous

pouvez!) et leur mère. Ce qu'il y a de touchant, c'est la mise modeste de la progéniture qui ne souffre point de son inélégance. L'une des petites surtout est comique dans une robe confectionnée par sa maman, robe en forme de cloche d'où dépassent deux jambes de pantalon semblables à des cornets d'épicerie.

A peine installés, les jeunes voyageurs, enchantés à l'idée que le wagon possède un lavabo, demandent à grands cris que leur mère les y accompagne. Le défilé commence, et Petit-Paul, habillé d'un tricot chocolat, d'un pantalon couleur de billard, et chaussé de guêtres acajou, ne manque pas, dans le couloir, de marcher sur les pieds de l'inévitable monsieu. grinchu, qui est la gloire des Compagnies de chemin de fer.

Le poète Rustique demeure indifférent à ce va-et-vient, malgré la petite odeur

incommode qui se dégage par la porte huit fois ouverte par les entrées et les sorties. Le trajet n'est heureusement pas long, une heure. A la descente, on manque de laisser s'égarer sur le quai l'aînée que l'on retrouve, la narine en l'air, contemplant un nègre. Enfin la famille Rustique fait son entrée dans le vrai monde.

Il faut voir la tête des jeunes, en face du valet de chambre en habit qui les accueille à la porte tournante qui a provoqué une dispute, chacun ayant voulu passer le premier. Cette mécanique à moulinet s'ouvre sur un paysage intérieur de mousse artificielle, de palmiers stérilisés, de fauteuils, de tulipes électriques, de journaux qui stupéfie et ravit la bande.

Le marquis et la marquise de Greuffon se multiplient en prévenances et veulent bien trouver délicieuse la couvée. Le valet qui sert à table se montre empressé, parti-

culièrement pour Petit-Paul. Le marquis et la marquise de Greuffon n'ont pas été sans faire savoir à tout l'hôtel les convives qu'ils ont ce jour-là.

Mais beaucoup de touristes ignorent le poète Rustique : quelques-uns l'ont lu, d'autres connaissent vaguement son nom par les journaux. La psychologie du serviteur est assez amusante, partagé entre son habituelle déférence envers des gens chics et sa sympathie étonnée pour des villageois qu'il voit ainsi traités par le marquis et la marquise de Greuffon. Ne le jugez point mal. Ce valet peut être un artiste.

Le toc de cette auberge luxuriante n'est pas sans séduire les marmots habitués à la toile cirée de la salle à manger familiale où est représentée la bataille de Solférino. Le numéro un ne renverse qu'une fois le contenu de son verre sur la table; Petit-Paul deux fois; et le numéro trois

laisse tomber un rince-bouche qui se brise. Les Parisiens trouvent tout cela charmant.

Mais ce qui manque de devenir grave, c'est le méfait de Petit-Paul après déjeuner. Cependant que le marquis et la marquise de Greuffon boivent les paroles du poète Rustique, l'interrogent sur sa nouvelle œuvre, les enfants se sont glissés dans le hall où sont appendues quelques fourrures, celle entre autres du pardessus mirobolant d'un ancien ambassadeur. Petit-Paul, qui n'a jamais vu de pareil poil que sur les lièvres et sur les chiens, a fait tomber le vêtement de petit-gris, et, s'étant coiffé du collet, il poursuit ses sœurs en aboyant pour les effrayer. L'ex-diplomate, qui apparaît soudain, manque de mourir par congestion; son gros ventre se tend, il lève sa canne au-dessus du garnement, qui s'enfuit en laissant la dépouille,

et va se faire calotter par le poète, spectateur du dernier acte.

— C'est très amusant, fait la marquise de Greuffon à voix basse.

Et le marquis donne une caresse à Petit-Paul pour le consoler, et lui dit :

— Tu as bien fait de t'amuser avec le pardessus du vieux monsieur qui est un ours qui grimpe aux arbres.

Qu'il y a, de par le monde, des gens aimables !

Le retour fut presque sans incident, rien qu'un peu d'indisposition chez le numéro trois qui avait bu trop de vin de Champagne.

XXVIII

— Tu vas te faire arracher les yeux, si tu ne vas point prendre des nouvelles de Léopold Gringon, affirment au poète M^mes^ Rustique, épouse et mère.

Il faut se rendre à la raison, et aussi chez M^lle^ Portapla où l'ex-séminariste gît dans un lit.

— Monsieur Rustique, prononce M^lle^ Portapla, mon neveu a bien de la bonté de ne pas vous faire un procès, car, enfin, ce sont les cailloux de votre cour qui sont la cause de cet accident. Le docteur Sébillot

nous dit que le col du fémur est luxé. N'est-ce pas, Léopold ?

Léopold sourit faiblement, et :

— Merci d'être venu, cher maître. Je ne vous chercherai point chicane, mais vous aurez la bonté, comme vous me l'avez promis, d'écouter mon drame dont j'entretenais ma cousine Brucelle.

Mlle Brucelle Gringon est, en effet, assise au chevet du poète. Elle ne ressemble point à ses sœurs Sophie et Léonida. Elle n'a pas la face rubiconde et luisante, les yeux de veau, le nez court, le triple menton de l'une; ni, de l'autre, cette figure de cire offerte au néant, fade et assez jolie, trop régulière, encadrée de bandeaux lisses et noircis, et ce regard sombre et désolé qui contemple les singes du petit livre sous la tonnelle de lauriers castillans où Petit-Paul croqua des *cracs*.

Brucelle possède une tignasse ébouriffée

qui se termine par des saucisses flottantes, plus blanches que la masse ; son nez busqué pense aller rejoindre son menton de galoche, et ses yeux présentent cette particularité que leur iris glauque semble séparé de la sclérotique par un anneau comparable à celui que le vin forme parfois dans le goulot des bouteilles. A ses ouïes, presque sans bourrelets, pendent deux larmes de verre rose qu'elle dit tenir d'une tante qui les aurait reçues d'Abd-el-Kader, quand il était prisonnier à Pau. Elle n'a point la voix moelleuse de Léonida, dans laquelle semblent soupirer les brises qui émeuvent la tonnelle de lauriers castillans, ni la voix de rogomme de Sophie, ni la voix pincée de sa cousine Portapla, mais une voix de démente, toujours fort haute, au timbre sec, comme de morceaux de bois que l'on appliquerait l'un contre l'autre. Elle s'écrie, comme pour se faire entendre d'une lieue :

— C'est une conception sublime !

Léopold Gringon, sans se faire prier, explique immédiatement au poète Rustique :

— Voici, cher maître. Il y a trois actes. Le premier, c'est la création du monde ; beaucoup d'animaux dans le décor, ce qui doit plaire à votre génie franciscain.

Ève reçoit, de Satan, le fruit de la science du bien et du mal.

Le deuxième acte se passe sous François Ier ; les vices ont pullulé, la belle Ferronnière n'est qu'une deuxième Ève plus corrompue que la première.

Le troisième acte est situé à la fin des Temps. La dépopulation croissante a amené l'Humanité à n'être plus représentée que par une vierge nommée Léonida — ma cousine ne m'en voudra pas d'avoir emprunté son prénom. Cette Léonida s'est retirée au désert où elle vit presque nue, dans un état d'innocence. Un ange lui est envoyé, non pas un

ange déchu qui se présente sous la forme d'un serpent, mais un ange glorieux qui lui conseille de cueillir une pomme. Léonida refuse. Elle est sauvée. Que vous en semble?...

Les deux vieilles filles, Mlles Brucelle et Portapla, qui, pour la cinquième fois peut-être, viennent d'entendre leur cousin exposer le thème de la folle élucubration, prononcent d'un commun accord.

— De toute beauté !

Elles louchent vers le poète Rustique, il croit surprendre un rictus méprisant pour lui à la commissure des lèvres de Mlle Portapla.

Léopold Gringon se met à déclamer. Il termine par ces quatre vers qu'il place dans la bouche de l'ange :

Tu refuses, Léonida ? Celui qui crée,
Le Tout-Puissant, te donne, ô fille consacrée,
Une éternelle joie ! Et ton cœur pur et fier
En détournant la pomme a détruit l'enfer !

Et il explique au poète Rustique ahuri :

— Je compte trois syllabes à dé-tru-it, pour donner à mon dernier alexandrin plus de majesté.

XXIX

A quelques jours de cette soirée mémorable, nous retrouvons Léopold Gringon dans le même état, dans le même lit, et presque à la même heure que nous l'avons laissé, après la lecture de son drame. Une petite lampe éclaire quelques brochures qu'il feuillette, cependant que Léonida, silèncieuse, fait du crochet auprès de la table de nuit. M^lle^ Portapla, à quelque distance, au coin du feu, est assise sous une deuxième lampe plus forte. Elle tient, sur ses genoux, une édition de La Fontaine

illustrée par Grandville, ouverte à la fable *Le Rat de ville et le Rat des champs*. On en connaît la délicieuse gravure : ces deux rongeurs, qui dînent dans une somptueuse salle à manger, sont surpris par une chatte déguisée en femme de chambre. Le rural a renversé le tabouret où il était juché, et on le voit s'esquiver balourd, vêtu d'une culotte paysanne dont la boucle est serrée sur des bas à raies que terminent de courtes guêtres. C'est la première fois que Mlle Portapla jette les yeux sur cet ouvrage singulier que Léonida, dépêchée à son tour par ses sœurs comme garde-malade, a prêté récemment à son cousin poète.

— Que c'est curieux ! Que c'est curieux ! ! Que c'est curieux ! ! ! prononce, dans l'un de ces soliloques dont elle a coutume, la mortelle ennemie de cette gent grippe-fromage à laquelle tend des pièges le fidèle Lorion. Que c'est donc curieux,

ces pethites bêtes, ces petithhhes bêtes! Elle prononce « petithhhes » avec un ou plusieurs *h*, comme pour mieux marquer son antipathie à ces souris si bien comprises par l'artiste romantique. Ah ! mais, que c'est curieux ! Regardez-moi ça ! Quel toupet ! Oh ! oh ! oh ! oh ! Quelle singulière idée de les avoir ainsi affublées de petits pantalons ! Vraiment, ces ratons ne méritent point tant d'honneur !

Mlle Portapla continue de parler seule, mais bientôt son monologue devient vague et l'on dirait qu'elle rêve haut, qu'elle est prise d'une de ces agitations que le pharmacien Dorothée s'efforce de calmer avec de la valériane. Elle quitte son fauteuil, pose son livre, se met à discourir en marchant de long en large et en se tordant les bras comme une actrice.

Soudain effrayé, Léopold Gringon demande :

— Qu'est-ce ?

Et la douce Léonida, dont les bandeaux exhalent je ne sais quel fade parfum, répond :

— Quelquefois ces crises la prennent. C'est une maladie de femme.

Le lyrique défroqué ne se sent pas rassuré, car voici que, maintenant, Mlle Portapla s'écrie en sanglotant :

— Ha, ha, ha, ha, ha, ces mauvais rats, ils sont plus nombreux que les étoiles de la mer, plus nombreux que les grains de sable du ciel, plus nombreux que la nichée du poète Rustique !

A ce moment, Lorion qui vient de prendre des ordres, ouvre la porte, et, voyant mademoiselle dans cet état, il se met à la gifler sévèrement.

— Que faites-vous, manant ? hurle Léopold.

Et Lorion, calme :

— Ne vous tracassez pas, monsieur. C'est le docteur Sébillot qui m'a dit de la battre quand elle a du sommeil debout.

Cette extraordinaire et pénible scène, déclenchée par le joli dessin de Grandville, dure encore vingt bonnes minutes. Enfin Léonida peut entraîner sa cousine jusqu'à une chambre où elle la couche après avoir demandé à la cuisinière, pour qu'il n'y ait pas récidive, une infusion de tilleul. Elle revient ensuite auprès de Léopold Gringon. Ils se croient seuls. Elle le baise au front en murmurant :

— Tu es mon poète.

Il lui répond :

— O Léonida ! tu as ma foi jurée.

XXX

Ainsi la vie est faite de hauts et de bas, de grave et de comique, et d'insignifiance aussi, et c'est une erreur, quand on écrit une histoire, de vouloir à toute force que sa trame présente ce je ne sais quoi d'artificiel et d'ennuyeux que l'on appelle « l'intérêt ».

C'est pourquoi le poète Rustique et ses enfants cueillent aujourd'hui des pissenlits au long de la voie d'un petit chemin de fer en désuétude. Là, jadis, était un sentier que le poète suivait pour se rendre chez un

vieil ami des Muses. Il se revoit, adolescent, tenant sur l'épaule un bâton où étaient suspendues des bruyères vagabondes et quelques livres. Vers midi, il frappait au manoir. Le châtelain rimeur venait lui-même ouvrir, vêtu, comme le saint Louis d'un vitrail, d'une sorte de manteau à pèlerine denticulée, chaussé de bottes effilées, qui dardaient d'interminables éperons. Il était, malgré cette mise un peu étrange, la simplicité même.

Que c'est loin, mon Dieu, tout cela ! se dit le poète Rustique, en regardant sa marmaille cueillir des herbes qu'elle lui montre pour qu'il les détermine. Combien ce souvenir de jeunesse est poignant, poignant jusqu'à la souffrance ! Ah ! ces heures d'or, d'azur et de rouges fleurs, de lecture et de fumerie, pourquoi faut-il ne les saisir si bien que lorsqu'elles sont passées ?

Le poète Rustique s'efforce de retenir le

moment présent qui « se passe » auprès de ce même chemin qui le conduisait chez son vieil ami. Ces petits qui se chamaillent au bord des talus de quelle splendeur apparaîtront-ils à leur père, lorsqu'il aura recouvré cette jeunesse dont parle le psaume *Judica me*.

Cette rêverie est interrompue par M. Desjaloux, l'ancien notaire que nous avons déjà rencontré, il y a quelques mois, cueillant de la verdure et déclarant : « J'aime la grande amertume des pissenlits de l'arrière-saison. » M. Desjaloux, qui est un optimiste innocent, ne se rappelle pas le moins du monde cette phrase automnale et il lui substitue celle-ci : « J'aime la grande amertume des pissenlits du plein hiver. » Et il ajoute, selon son habitude quand il rencontre le poète à la promenade :

— Sans doute cherchez-vous l'inspiration, monsieur Rustique ?

A quoi ce dernier répond :

— Comme vous, nous cherchons des pissenlits.

— Ah ! bien.

Et M. Desjaloux, refermant son couteau et tenant le mouchoir noué qui contient de la salade, se rapproche du poète qu'il prend par le bras :

— Vous avez un concurrent, fait-il.

Le poète réplique :

— Oh ! il y a tant de pissenlits, qu'on ne se nuit pas beaucoup les uns aux autres.

— Non ; je ne parle pas de moi ; mais du troubadour installé chez Mlle Portapla, du troubadour qui s'est fracturé la cuisse, de Léopold Gringon.

— Il ne me gêne guère.

— De cela je ne doute pas ; mais il y a quelqu'un, ou plutôt quelqu'une, à ce que l'on assure, qu'il gêne encore moins.

— ?

— C'est M^lle^ Léonida, que Lorion a surprise l'embrassant; on dit qu'ils se *veulent*, ce qu'en franc béarnais M. Desjaloux prononce *veuleutent*.

En ce moment Petit-Paul accourt.

— Quoi, mon enfant?

— Est-ce que ceci est un pissenlit ou une pâquerette?

XXXI

L'accident advenu à Léopold Gringon lui avait attiré, chez sa tante M^lle^ Portapla, quelques visites; non seulement celle du poète Rustique, mais encore de MM. Dorothée, Prébœuf et Desjaloux. Nous ne comptons point Lorion, le dévoué serviteur.

Le pharmacien Dorothée fut amené à entrer en relations avec l'ex-séminariste par M^lle^ Portapla, qui, à la suite de la crise nerveuse provoquée par *Le Rat de ville et Le Rat des champs,* l'alla consulter. Elle lui parla de la cuisse de l'auteur dramatique, désireux dans sa solitude de se créer d'intelligentes relations.

— Si vous aimez les belles pièces de

théâtre, dit-elle au potard, vous serez servi à souhait : il en a fait une.

Selon sa coutume, M. Dorothée ne répondit pas. Néanmoins le dimanche suivant il se rendait chez M^lle^ Portapla, était introduit auprès de Léopold Gringon, écoutait deux heures durant la lecture de *Régénération*, c'était le titre de la tragédie, ne prononçait pas un seul mot, mais, par un serrement de main final, témoignait de son immense admiration. Il avait habité Bordeaux, il aimait le spectacle, il était ambitieux.

Quant à Prébœuf, il fut appelé auprès de l'ex-séminariste, à titre de rebouteur, et comme s'il se fût agi de mettre en doute, par son intervention décrétée en petit comité, la science orthopédique du docteur Sébillot. Il est vrai que Prébœuf était passé maître dans l'art de réduire les fractures. Les jours de foire, il opérait dans une auberge, malgré les injonctions

réitérées de son lieutenant. On lui prêtait même une cure merveilleuse, la remise en état des pieds d'une pastoure endommagés par un sanglier. On déclama devant lui *Régénération*. Il pleura.

Enfin, M. Desjaloûx fut admis dans le groupe. Il dut cette faveur à sa prévenance. Un jour qu'il déracinait de la salade, M^lle^ Portapla le rencontra et le mit au courant du goût de son cher malade pour la mâche ou doucette. Deux jours après, M. Desjaloux se présentait avec, à la main, une corbeille pleine de cette herbe. Il fut reçu, revint, écouta les trois actes, et en conçut une telle admiration qu'il regretta de s'être fait l'écho d'un bruit malveillant pour celui qui les avait écrits et pour Léonida.

Cette agrégation de gens de goût valut au ménage Rustique une invitation qui faillit le faire tomber de son haut, car elle était accompagnée du programme suivant:

SOIRÉE TOUT INTIME

Le dimanche ....., à 20 heures

DANS LES SALONS DE Mlle PORTAPLA

RÉGÉNÉRATION

Drame lyrique en 3 actes et 15 tableaux
de M. Léopold Gringon

PREMIER ACTE

Le Paradis terrestre et la Chute

Ève . . . . . Mlle Léonida Gringon.
Le Serpent . . . . . M. Prébœuf.
(Anges et Angelots.)

DEUXIÈME ACTE

La Fausse Renaissance

François Ier. . . . . . M. Dorothée.
La belle Ferronnière . . . . Mlle Brucelle Gringon.
Une servante . . . . . Mlle Sophie Gringon.
Un serviteur . . . . . M. Lorion.
(Gens de cour, etc.)

TROISIÈME ACTE

Régénération

Léonida, la nouvelle Ève . . Mlle Léonida Gringon.
Le Diable terrassé . . . . . M. Dorothée (double rôle).

Le piano sera tenu par Mlle Portapla

Au bas de la carte, et de la main de l'instrumentiste, ces mots : « *Votre gentil Petit-Paul pourra vous accompagner, on lui confiera volontiers le rôle d'un figurant, d'un angelot.* »

Le poète Rustique assista seul, de sa famille, à cet extraordinaire spectacle en l'honneur duquel on avait déguisé le peu disert Prébœuf en arbre de la science du bien et du mal. Il n'avait rien à déclamer, le seul geste de produire une pomme lui incombait. Un serpent brodé, jaune comme le boa d'une devanture pharmaceutique, s'enroulait autour de son maillot. Quant à Léonida, elle apparaissait à l'auditoire restreint vêtue d'une façon décente. Néanmoins, pour appeler l'attention sur la honte que provoqua la faute originelle, cette Ève jetait sur ses épaules, à la fin du premier acte, un manteau vert qui simulait la feuille du bananier. On avait sup-

primé le rôle d'Adam, M. Desjaloux l'ayant décliné. Prébœuf, dans la coulisse, entre chaque scène, allait imiter le bruit de l'orage. Sophie, la Cendrillon, lui souriait alors. Il était bonasse et ne demandait qu'à être aimé. C'était fou. Mais le *clou* fut l'apparition, au deuxième acte, de M. Dorothée. Déguisé en François Ier, le couvre-chef emplumé, il avait enfourché un caleçon rose dont il faisait les honneurs à Brucelle Gringon, la Belle-Ferronnière, dont la haute perruque laissait neiger de la farine sur une gorge osseuse. Une ceinture, imitant de grosses émeraudes, ballait sur le ventre de la maigre sorcière au menton de galoche, au nez aiguisé, aux yeux vairons.

Lorsqu'elle eut envoyé les quatre derniers vers, avant le deuxième baisser de rideau :

O mon doux souverain, Chef de la Renaissance,
Je ne saurais mentir malgré la bienséance :

Je vois s'ouvrir pour nous un nouveau paradis,
C'est ton amour royal caché dans un taudis,

Monsieur Dorothée, bien que Valois, et sur la scène encore, applaudit, puis salua de l'épée en s'écriant :

— Je mets ce drame au-dessus du *Faust*, de Gœthe !

Et il prononça Gœthe de telle manière que ce nom, rimant à poète, plongea dans l'admiration les acteurs qui l'ignoraient jusque-là, mais lui trouvaient une consonance étrangère.

La finale fut une reconstitution de l'Éden, symbolisé par deux caisses d'orangers de vestibule, charriés, durant l'entracte, par le valet aux bras forts. M. Dorothée, qui jouait un double rôle, venait de substituer au caleçon rose un satanique pantalon noir. Lorion, étincelant par une armure de papier à chocolat, posait le pied sur le torse du Méphistophélès officinal, qui

saluait d'une jambe en signe de défaite. Le preneur de rats n'avait rien à dire. Il était monté en couleur et paraissait heureux, tandis que Mlle Portapla, dont les mains sur le piano se faisaient frénétiques, le regardait avec complaisance.

Léopold Gringon assistait à son triomphe, étendu sur une chaise longue, pomponnée de violettes de Toulouse par Léonida.

Quant au poète Rustique, il passa au buffet où il but un verre de vin blanc.

XXXII

Le lendemain, pour échapper à cet envoûtement théâtral, le poète Rustique prend le moyen le plus simple : il va chasser. Ah ! qu'il lui en coûterait de ne pouvoir ainsi dépenser sa force, et donner libre cours à son goût passionné de la solitude en plein air. Il forme ce souhait d'être encore, dans vingt ans, tel que cet homme à longue barbe blanche qu'il avait vu jadis, un soir de neige, rapporter dans un filet un oiseau bleu.

Donc, au drame de Léopold Gringon succède le spectacle d'un jour d'hiver : le

vanneau court précipitamment sur la prairie, le canard brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, la bécasse a retenu l'automne sur ses ailes, le héron, dans une anfractuosité de la berge, ramène en arrière son col souple.

Lorsqu'il est des animaux si gracieux, qui prennent part à une divine comédie, avec, pour décor, les arbres cristallisés par le gel, comment ne se consolerait-on pas de la palinodie de la veille?

Ah! ce ne sont point les mêmes tableaux. Et cette actrice qui s'avance lentement là-bas n'est point une sœur des tragédiennes d'hier; son attitude, pleine d'une humble douceur, s'accorde bien au vierge et silencieux paysage. Le poète Rustique la voit franchir un petit pont et se diriger vers lui. C'est la femme Jérôme, dont le mari, ainsi que l'avait prévu la sœur Marcelline, est mort dernièrement.

— Comment allez-vous, madame Jérôme?

— Tant bien que mal, monsieur Rustique; j'ai ramassé un peu de bois mort : le cher homme et le petit s'en étant allés, il ne me faut pas beaucoup de combustible pour cuire ma maigre pitance.

Un héron passe imprudemment au-dessus du chasseur qui l'ajuste, mais qui ne tire point.

— Vous n'en voulez point, monsieur Rustique?

— Eh non! Pourquoi tuer un si bel oiseau qui n'est bon à rien?

— Je l'aurais bien mangé, monsieur Rustique.

— Pauvre madame Jérôme! En dehors du petit secours que je vous ai obtenu, de quoi vivez-vous?

— On m'a fait don d'un sac de pommes de terre un peu avariées. Ce n'est pas bien digestible, mais il faut manger.

— N'avez-vous pas trouvé, en ville, à vous employer?

— Je m'occupe un peu chez mon propriétaire. J'y fais de grosses lessives, je lave les parquets trois fois par semaine, moyennant quoi il me fait un rabais: je ne paye plus le loyer de ma chambre que deux francs par mois. Vous souvenez-vous, monsieur Rustique, de quand nous étions dans votre voisinage, notre jardin tout près du vôtre? C'était le bon temps. L'été, on soupait au jardin. Nous avons été si heureux là, mon mari, mon petiot et moi, que j'ai demandé, l'autre dimanche, aux nouveaux locataires, de me laisser m'asseoir sur le banc où nous nous reposions en famille. C'est le seul moment de bonheur que j'ai eu depuis la mort de Jérôme et de Jean-Marie. J'ai pleuré tout le temps en pensant à eux. J'étais comme une bête. Comment se porte M. Petit-Paul ? Il est si aimable !

Il nous aimait tant ! Il est venu en cachette, par le trou de la haie, nous voir après notre deuil. Que Dieu ait pitié du monde !

La neige tomba doucement. Un lapin traversa le blanc sentier que noircissaient des touffes d'hellébore, tandis que Rustique aidait la miséreuse à recharger sur son épaule le mauvais fagot. Elle ployait sous la charge, et, à chaque pas, son talon nu s'élevait et s'abaissait sur la socque.

Le poète la contemplait. Quand elle fut à cent pas, il perçut un gros soupir qui jaillissait d'une âme et d'un cœur surmenés.

Le splendide héron revint; il planait au-dessus des arbres, il semblait accompagner la pauvresse, la prenant peut-être pour une de ces créatures innocentes qui se reconnaissent entre elles, pour une bête de somme errante dans la saulaie. Avec la grande croix de ses riches ailes déployées, semblable au Christ, il l'escortait.

XXXIII

Petit-Paul, qui joue sur la terrasse, voit Léonida s'installer de nouveau sous le luisant feuillage, et il a entendu papa dire à maman :

— M^lle^ Léonida revient s'asseoir avec le printemps.

Petit-Paul sait bien à peu près ce que c'est que le printemps; mais, comme il n'a pas très bien compris cette phrase : « Mademoiselle Léonida revient s'asseoir avec le printemps », il se demande si le printemps n'est pas ce jeune homme, coiffé d'un cha-

peau melon, qui s'assied parfois sous les lauriers castillans, et qui n'est autre que Léopold Gringon. Il n'éprouve aucune sympathie pour l'auteur de *Régénération,* et, de le voir fumer aujourd'hui une cigarette dans un bout jaune, à côté de la lectrice langoureuse du livre des singes, n'est point pour atténuer cette impression défavorable.

Aussi regarde-t-il, en fronçant les sourcils, tantôt le dramaturge défroqué, tantôt Léonida. La petite porte est encore là, qui s'était ouverte devant lui, un jour qu'il avait mangé des *cracs*, dans ce jardin qui lui semble un jardin de mystère et de perdition. Et il commet aujourd'hui une grosse sottise. Il monte dans la fourche peu élevée d'un magnolia, ce qui lui permet de dominer davantage la situation, au moment que Léopold, d'un sourire béat, caresse d'une feuille de laurier castillan la chevelure bien

lissée de son Égérie. Et, au risque de tomber, puisque ses mains lâchent l'arbre, il adresse aux deux amoureux le pied de nez le plus distendu que jamais ait fait un écolier à son régent. Quel toupet ! Cependant que le couple, outré par ce geste de petit malhonnête, le foudroie de ses quatre yeux, l'insolent persiste dans son attitude. Et même il agite ses doigts comme l'on fait sur une clarinette. A ce moment surviennent Mlle Brucelle et M. Dorothée, qui sont les témoins de cette insulte grossière adressée sans vergogne aux deux pigeons qui les ont précédés sous la tonnelle. Et, bien que le pharmacien se départe rarement de son silence, à moins que dans la haute comédie, cette fois il s'indigne et flétrit par ce mot le fils du poète Rustique :

— Drogue !

XXXIV

De la cellule où travaillait le poète on dominait le jardin de M^lles^ Gringon.

L'écrivain hésite ici, devient soucieux, se demande si ses lecteurs ne vont pas assimiler sa narration à cette vapeur fantastique dont parle Heine, et qui se dégage du cerveau d'un poète sous le charme d'une belle nuit.

Donc, la petite lampe que chante Alfred de Musset :

Pauvre réduit, murs tant de fois déserts,
Fauteuils poudreux, lampe fidèle...

brûlait, éclairant sur la table des lettres nombreuses, des livres.

La méditation calmait les soucis de Rustique, soucis provoqués, on le sait, par les exigences de la vie matérielle, en un siècle où la famille nombreuse est mal vue de l'État et de bon nombre de personnes bien pensantes.

Vers dix heures, le poète se leva pour fermer les volets de sa cellule. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant, dans l'enclos des demoiselles Gringon illuminé par la lune et par des lanternes vénitiennes, des ombres aller et venir. Je dis « ombres », car il n'était pas possible de distinguer la couleur des personnages, mais leurs silhouettes seulement. Elles évoluaient dans un grand espace clair et vide, borné au sud par une grille et un portail qui s'ouvraient sur une basse-cour et sur les communs; à l'est et à l'ouest, par des murs

mitoyens, et, au nord, par deux carrés de légumes. Une brise, particulièrement douce pour la saison, charriait une musique.

Quelle était, sinon Mlle Sophie ou Mlle Portapla, cette grosse dondon qui se dandinait en relevant, du bout des doigts, une robe à paniers qui voulait être Louis XV? Et qui était, sinon le pharmacien Dorothée, ce baron aux mollets de coq, vêtu d'un maillot, coiffé d'une perruque? Et, à moins que Léopold Gringon, ce gringalet qui, le poing sur la hanche, se donnait une allure hautaine et esquissait un entrechat vis-à-vis de l'ombre chinoise de Mlle Brucelle? Et là-bas, en face de Mlle Portapla ou de Mlle Sophie, on distinguait assez mal, ne soupçonnait-on pas Prébœuf? Peu habitué aux danses du XVIIe siècle, celui-ci dédiait un cavalier seul à la matrone obèse qui lui faisait face, tandis que Lorion, le fléau des rats, se tenait immobile, et peu convaincu,

devant Léonida la langoureuse qui, mêlant Carmen à Philis, faisait claquer ses doigts au-dessus de sa tête.

Quant à la musique nasillarde du menuet, le poète comprit vite qu'elle émanait d'un phonographe.

Cette danse devait avoir un sens que la distance estompait, tendre à un symbole. Ce fut du moins l'opinion du poète Rustique et de sa femme, qu'il était allé réveiller, afin qu'elle assistât à la chorégraphie.

Le ballet parut se composer de trois parties. La lune favorisa davantage la vision de la dernière : ses rayons renforcés prirent l'éclat du sel au moment que le quadruple couple, Lorion et M^lle^ Portapla, M. Dorothée et M^lle^ Brucelle, Léopold et Léonida, Prébœuf et Sophie, s'agenouillaient pour recevoir, d'un homme noir et court vêtu, je ne sais quelle bénédiction

sacrilège qui donna au poète et à sa femme le frisson appelé « frisson de la petite mort ».

XXXV

Au moment que le poète Rustique venait de s'assurer, une fois de plus, en faisant ses comptes, que les denrées alimentaires atteignaient des prix fous, il reçut la visite de son propriétaire.

— Monsieur, lui dit celui-ci, je vous estime, je vous affectionne, et vous avez sept enfants. Je ne veux donc pas attendre le dernier délai pour vous congédier de cette maison qui peut me rapporter beaucoup plus que la location que vous me payez, surtout si je la vends.

Ces paroles tombèrent sur le cœur du

poète au moment que Petit-Paul pleurait dans le jardin, où il s'était fait mal.

— Croyez, continua l'ancien magistrat, car c'en était un, que j'ai pour vos charmantes œuvres une réelle admiration. Mais les temps sont durs, une occasion unique s'offre à moi : M. Dorothée, en me faisant part de ses fiançailles avec M^lle^ Brucelle Gringon, m'a offert un bon prix de cet immeuble. Vous n'ignorez point que la fortune a souri à notre pharmacien dans le Coromandel.

A cette minute précise, mais un poète seul me comprendra, Rustique revit, avec une acuité singulière, un coin de paysage glacé où, en janvier, il avait levé une bécasse dont il n'avait pu découvrir la remise, et l'image, très nette aussi, de la veuve Jérôme traînant ses socques sur la neige.

Mais ces détails n'ont aucune importance.

— Avant sept mois, reprit le justicier, il vous faudra vider ces lieux qui doivent vous tenir au cœur. Excusez-moi. Croyez, monsieur Rustique, à toute ma sympathie, et que je ne me désintéresse nullement de l'avenir de vos chers petits : *Dura lex, sed lex*. Ne voyez-vous aucune autre maison qui puisse vous convenir ?

Le poète ne répondit point. Il se contenta de lisser les doux cheveux de Petit-Paul qui était venu se réfugier contre lui pour se faire consoler de la chute qui lui avait meurtri le genou. Puis, le propriétaire étant parti, il alla prévenir laconiquement sa femme de ce qui leur arrivait. La figure attristée, elle continua de torcher leur dernier moutard, qu'elle avait sur les genoux.

XXXVI

Six heures sonnaient. Le poète Rustique gagna cette cellule d'où, voici quelques jours, il avait assisté à la fête galante donnée au clair de lune par les huit amoureux. Il n'avait plus envie de sourire. Il voyait nettement que, à moins d'un miracle, les immeubles à louer étant insuffisants ou hors de prix, il lui faudrait quitter cette petite ville que, durant trente années, il avait chérie.

Il se remémora l'arrivée, en 1888, avec le cercueil d'un père; la prise de contact avec la rude campagne; le mariage d'une sœur excellente; l'épanouissement poé-

tique; l'émoi des premières amours; la pourpre violette des bruyères; la mousse; le chant du coucou; le rossignol dans le merisier; l'azur de plomb fondu sur la tranquillité des moissons, et la fusion du gave à ce métal ardent; les veilleuses mauves de l'automne; la vie solitaire et douce avec la mère bien-aimée; la jeune gloire; l'ivresse; l'amour humain tel que nul autre ne le ressentit davantage; les vierges charmantes; les promenades botaniques; les tendres désillusions; les tristesses déprimantes; le retour à Dieu dans la jonchée de glaïeuls en flammes et de campanules gorgées de beau temps; les fiançailles, et puis ce foyer patriarcal dressé comme un bûcher divin par le bras de la femme forte, tout cela.

Le poète Rustique ouvrit son Imitation et lut : « *Quoi de plus insensé, de plus vain,* « *que de se réjouir ou de s'effrayer de choses* « *qui n'arriveront peut-être jamais ?* »

Et voici que, soudain, comme il fermait les yeux, il embrassa, avec le regard de l'âme, sa vie.

C'était une colline, une sorte de bois humble et sacré qui s'élevait d'une route pâle.

Sur cette route, montée chacune sur un petit âne, trois de ses héroïnes cavalcadaient : Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont et Pomme d'Anis. La première, sous de lourdes boucles d'or, baissait un front chargé d'orage et de ciel bleu. La deuxième, sous ses repentirs en deuil, fouettait sa monture, et l'arc parfait de son visage lançait en même temps la volupté, l'amertume et le remords. Enfin, Pomme d'Anis, le cœur lourd d'amour comme une rose pleine d'eau, laissait aller au pas le grison, et la grâce d'un de ses genoux remonté cachait avec pudeur la gêne de l'autre.

Au beau milieu du sentier qui se dérou-

lait sur la colline, seul, arrêté, le vieux Patte-Usée, le lièvre ami du poète, faisait le gros dos, car une abeille bourdonnait autour de ses oreilles. Jusqu'à lui la brise charriait l'odeur ensoleillée du thym, que cuisait le soleil dans le potager où le fiancé et la fiancée d'un jour s'aimaient.

Non loin du lièvre, un pauvre à barbe grise, vêtu d'une jaquette et coiffé d'un canotier, mangeait, assis sous un ombrage. Des jeunes filles autour de lui formaient une guirlande avec leurs mains unies et dansaient et chantaient pour lui faire plaisir.

Enfin, au sommet, une procession naïve et toute droite entrait dans l'église habillée de feuilles qui sonnait, et Jean de Noarrieu et le poète Rustique, retenant leurs chiens de chasse, la saluaient.

XXXVII

Un mois après le congé donné par son propriétaire au poète Rustique, les quatre mariages furent célébrés le même jour, à la même heure, sans le concours de l'Église, au son d'un harmonium volé à un curé, tenu par Léopold, qui n'en quitta le clavier que pour répondre aux questions posées par l'officier de l'état civil, et se rassit : mariages dudit Léopold Gringon avec Léonida, de M^lle^ Portapla avec Lorion, de M^lle^ Brucelle avec M. Dorothée, de Sophie, qui était la plus heureuse, avec Prébœuf.

Le pharmacien se distinguait de ses beaux-frères par un pantalon couleur de bois de noisette.

M. Desjaloux, qui aime la grande amertume des pissenlits des quatre saisons, fut le seul étranger convié au repas de noces, servi à l'hôtel du *Bon Patoisant,* repas durant lequel M^lle^ Brucelle éprouva un haut-le-cœur qui fit jaser, bien qu'elle eût passé l'âge. Le docteur Sébillot, mandé en toute hâte, ce haut-le-cœur ayant été suivi d'une syncope, déclara, vexé de ce qu'on lui eût préféré Prébœuf pour réduire ce que Lorion appelait « la luxure » de M. Léopold :

— On a vu parfois des manches à balai partir comme des fusils.

Le double quadrige s'embarqua pour Biarritz dans le même wagon, et il descendit à la pension de famille choisie par M^lle^ Portapla : « *Au Bon Souriceau* ».

XXXVIII

Peu de jours après cet extravagant hyménée, d'un genre sans doute unique au monde, il advint ceci, qui sera la conclusion d'une histoire plus grave que vous ne le supposez, ô mes légers amis !

Petit-Paul avait une tirelire que son père lui avait donnée pour le calmer, un jour qu'il avait une grosse fièvre. Dans cette tirelire, il possédait treize sous qui faisaient, avec elle, son orgueil. Il tenait tant à cet objet que, parfois, il le suspendait à son cou. Pauvre Petit-Paul ! Ce n'était point

qu'il fût avare ou intéressé : ce qui le charmait surtout dans la tirelire c'en était la clef, le mystère, le joli bois veiné. Il la montrait à ses amis et ce qu'elle renfermait, ce que n'eussent jamais osé un banquier ni un notaire. Elle constituait pour lui, avec un stylographe de six francs dont lui avait fait cadeau un admirateur de son père, ce trésor dont parle la science angélique.

Petit-Paul, au crépuscule, regardait du haut de la terrasse dans le sentier. Et il vit une femme s'abattre devant la petite porte verte du jardin des demoiselles Gringon et rester là. Elle avait, tombant ainsi, lâché un fagot qu'elle portait sur la tête. L'enfant observa que la robe en haillons de cette pauvresse laissait paraître les jambes nues. Il y a donc des gens qui n'ont point de bas? Pourquoi ne bougeait-elle plus? Est-ce qu'elle pleurait, la face

contre terre? Le faix de bois gisait auprès d'elle.

Petit-Paul, vite, alla chercher dans l'armoire de sa maman, où il l'avait serrée, sa tirelire qu'il trouvait si belle, pour en faire don à cette misérable. Mais tandis qu'il redescendait l'escalier, il eut un peu honte de n'avoir que des sous à offrir avec sa tirelire. Ils ne sont pas bien propres. Donc, ayant ouvert le coffret, il alla demander à la cuisinière de lui échanger dix pièces de bronze pour une d'argent, sans dire dans quel but, et il le referma après l'y avoir placée. Et il garda trois sous pour qu'ils ne fissent point tache à côté de la monnaie d'argent. Cette opération faite, il sortit de la maison, s'approcha de la femme qui était toujours couchée sans mouvement. Il marchait d'une manière distinguée et délicate, un peu comme un jésuite de bonne famille. Une grande pitié le saisit :

il reconnaissait la mère du petit Jean-Marie, la veuve Jérôme, dont les cheveux étaient comme en toile d'araignée, et il y avait du sang par terre. Et, comme jadis il avait fait l'offrande de son appeau à alouettes à la terre où dormait son ami, il déposa sa tirelire dans la main de cet autre cadavre dont il rabattit pieusement la robe sur les pieds.

XXXIX

Et maintenant la comédie est finie. Le poète Rustique se retourne vers ses lecteurs et il leur demande raison de ce qu'il vient d'écrire.

Il sourit, et, dans la joie de son inspiration, il voit un cognassier éclatant de roses et des oiseaux sur un saule. Et une brise s'élève, et une toute petite enfant qui la sent souffler sur ses bras fait le geste de l'attraper et de vouloir s'envoler avec elle. Il ne sait où aller, chassé par l'orage de la

guerre qui frappe au loin, même dans la paix. Mais, pareil à un patriarche, sa nombreuse tribu autour de lui, il se recommande à Dieu. Et il siffle son chien.

ALMANACH

DU

POÈTE RUSTIQUE

LE MOIS DE JANVIER

ZODIAQUE

On est sous le *Verseau*. Le Verseau (verse-eau) est représenté par un jeune homme qui, de sa cruche inépuisable, arrose le monde. D'aucuns m'avaient assuré que son nom est Ganymède, je l'avais cru. Mais, ayant eu sous les yeux la liste des avocats à la Cour d'appel, j'ai pensé que le *Verse-eau* pourrait être l'un d'eux.

HOROSCOPE

Qui naît au mois où l'on fête les Mages
Il sera sage aussi bien qu'une image.
L'étoile d'or, par un ciel sans nuages,
Le conduira dedans un ermitage
Où sera tel qu'un rat dans un fromage.

POTAGER

Il faut planter les asperges, semer quelques fèves et oignons, fumer et amender les carrés de légumes.

JARDIN D'AGRÉMENT

Camellia. — Le camellia fleurit dès janvier. Il appartient à la famille des *Ternstroemiacées*, inventée sans doute par quelque savant enrhumé du cerveau ou priseur d'une poudre sternutatoire. Il s'apparente au thé, dont la corolle est aussi modeste que parfumée. La sienne, au contraire, est somptueuse, mais inodore, de la grosseur d'une belle rose. Mais au lieu que celle-ci a des pétales souples et tendres, le camellia les a rigides à tel point qu'on peut les reproduire artificiellement en ciseaillant un navet rouge et blanc. Ces pétales dérivent d'étamines indéfinies : transformation rétrograde, obtenue par les adonistes. Alexandre Dumas fils a composé une *Dame aux Camellias* d'un caractère malsain. Comment faire entrer, dans la donnée d'un tel roman, ces fleurs pures et marmoréennes?

FAUNE

Vanneau. — Il a la forme d'un pigeon qui serait une pie. Il est bas à terre, quoique échassier. Son plumage est de bronze vert, de neige et d'ébène. Il porte une huppe. Il va par vols nombreux qui, dans l'air, prennent l'apparence de filets de pêche entremêlés. Sa méfiance est extrême : il tient le milieu des labours dont les haies le garent de la portée du fusil. Les bandes les plus fournies que j'ai vues, c'est en Hollande où elles pondent. Leurs œufs passent pour le meilleur, mais le plus coûteux des mangers. Il y a quelque vingt-cinq ans, Jean de Tinan, qui était fort spirituel, vantait, durant une visite qu'il me rendit à Orthez, l'excellence de ce mets. Un gendarme de mes amis, qui était présent, s'emporta :

— C'est un crime, monsieur, dit-il à

Tinan, que de pousser à ce point la gourmandise : détruire le gibier dans sa coque!

— Je ne vois point, répliqua le charmant essayiste, en quoi le délit est plus grave : si je gobe l'œuf dans l'oiseau ou si je gobe l'oiseau dans l'œuf.

Saisi par ce sophisme, dont il n'avait point le maniement, Pandore se tut.

FÊTES

L'*Épiphanie* ou les *Rois :* le 6 janvier.

PAYSAGE

Un plan oblique et carré, uniformément blanc. Un braconnier, dont la barbe, sous des pendeloques de glace, ressemble à un ancien lustre, troue en marchant la neige. Il est précédé de son chien dont les pas laissent des empreintes en as de pique.

Soudain, part d'une haie un lièvre que le chasseur manque et qu'il suit longtemps de l'œil. A chaque bond, quatre petites gerbes de neige fine s'élèvent sous les pieds de l'oreillard dont les traces ont la forme d'un as de trèfle. Ces traces, l'homme se met à les suivre patiemment, les perdant, les retrouvant. Il franchit des fossés, des barrières et des clôtures en fil de fer barbelé, durant près de trois kilomètres, dans l'espoir de relancer et à nouveau de fusiller son lièvre. Ne se serait-il point gîté là-bas? Mais qu'est-ce que cela signifie? On dirait qu'ici, au milieu de la glèbe neigeuse, il s'est arrêté, il a dansé en rond et n'a pas continué sa course. Les empreintes cessent là. Quel est ce phénomène qui laisse rêveur l'ami de la nature? Il se creuse la cervelle. Pour être logique, il faut croire que le lièvre s'est envolé.

A vous la parole, monsieur de Buffon!

CHRONIQUE DE JANVIER

Plusieurs fois, chaque année, on servait, à Pau, chez mon grand-père, des gâteaux des Rois, gâteaux dont la face rousse était incrustée d'angélique, mais dont la base retenait, hélas! collé par la cuisson, un papier imprimé. Et ce papier était un *rôle de percepteur*. Vous m'entendez bien : un *rôle de percepteur*.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, et jusqu'à ce que mon aïeul mourût (j'avais la trentaine), cette pâtisserie pécha par la base. Pas une couronne ne me fut alors présentée qui n'adhérât à un *rôle de percepteur*.

A Bordeaux, je crus que j'échapperais à cette obsession. J'envoyai acheter un gâteau des Rois chez un spécialiste du nom de Mignard. L'angélique décorait toujours le dessus, mais, hélas! je reconnus, en des-

sous, l'irritant et tenace *rôle de percepteur.*

Je m'adressai, pour obtenir une explication, au ministère des finances, d'où il me fut répondu :

« *Messieurs les percepteurs devront,*
« *pour ne pas laisser la prescription*
« *s'établir, réclamer sans cesse, par voie*
« *d'affichage, même en dessous des cou-*
« *ronnes dites gâteaux des Rois, l'impôt*
« *sur l'or, l'encens et la myrrhe que les*
« *Mages ont offerts à Notre-Seigneur.* »

LE MOIS DE FÉVRIER

ZODIAQUE

Le zodiaque est représenté par les deux *Poissons* qui traînèrent le char d'Amphitrite quand elle alla vers Neptune pour l'épouser. De très vieux livres nous donnent la description de ces fiançailles et de ces noces, qui eurent naturellement lieu au fond de l'océan. Neptune, le jour du mariage, offrit à sa femme deux douzaines d'huîtres qu'elle mangea : une perle mirobolante était au fond de chacune, ce qui permit la confection d'un collier. Pour détacher la chair de la coquille, la reine des mers utilisa le trident de son mari : la mode en est continuée sous la forme de petites fourchettes dont nous nous servons pour gober cancales et marennes.

HOROSCOPE

Ce mois, plutôt incomplet,
Donne jour aux gringalets

Dont le sang se tourne en bile.
Si l'année est bissextile,
Il peut naître cependant,
En février, des géants.

POTAGER

Fumer à fond, si on ne l'a fait depuis deux ou trois ans. Semer en pleine terre poireaux, ciboules, laitues, cerfeuil, carottes. Découvrir les artichauts durant le jour, les recouvrir pendant la nuit.

VERGER

Taille des arbres à fruits à pépins, des framboisiers et des groseilliers, de la vigne. Détruire avec soin, au cours de ces travaux, les œufs des chenilles. Pour cette dernière opération, placer à proximité des plants qui ont été envahis une douzaine de vieux ronds-de-cuir provenant, de préférence, d'un ministère ou d'une sous-pré-

fecture. Tous les œufs des chenilles viendront s'appliquer, pendant la nuit, sur ces oreillers du parasitisme.

JARDIN D'AGRÉMENT

Jacinthe. — Déjà, en février, sa hampe, nue inférieurement, érige son thyrse de fleurs parfumées dont les sépales, plus ou moins bouclés, sont comparés, dans la poésie grecque, aux belles chevelures.

Perce-neige. — Sa fleur, pendante au bout de la tige, de quelque côté qu'on la regarde a l'air d'une mouche blanche au corselet vert.

Narcisse. — Aucune fleur n'a cette beauté pure, cet aspect solitaire, cette rigidité de la tige. Il n'y a pas de neige qui égale sa blancheur. On dit que Narcisse, épris de lui-même, s'est tant miré dans la source qu'il a été métamorphosé en ce délicieux calice parfumé qui a la forme d'une

étoile. Ah ! pourquoi tous les hommes qui s'adorent eux-mêmes ne deviennent-ils point des narcisses? Cela vaudrait tellement mieux pour leur entourage !

FAUNE

La truite. — C'est en ce mois que l'on commence de la pêcher. Sa robe, étoilée de points noirs et rouges, semble taillée dans du granit, étincelle comme une eau courante et limpide. Elle aime les torrents étroits, capricieux, soit qu'elle se blottisse dans leurs petits gouffres, soit que, dans le lit presque à sec, elle guette, entre les galets, des insectes, de petits poissons. Je ne sache pas, dans toute la faune aquatique, un animal plus vif. Voir filer une truite apeurée, c'est sentir passer l'ombre d'une hirondelle. Sa force est extrême, le pêcheur en sait quelque chose : dans une rivière un peu profonde, il semble, tant la

tirée et la secousse sont fortes sur le poignet, que l'on ait affaire à quelque tronc d'arbre à la dérive entre deux eaux. Quand elle est amenée à la surface, elle fait des bonds formidables pour se décrocher, frappe l'eau avec le plat de son corps, et, tout à coup, repique vers le fond en essayant de s'introduire sous les souches pour y emmêler la ligne et se détacher. Quelle joie de la saisir enfin dans l'épuisette, en introduisant deux doigts sous ses ouïes !

FÊTES

Fête religieuse. — *La Chandeleur* ou *Purification,* le 2 février.

Fête profane. — *Le Carnaval.*

PAYSAGE

Sous un azur léger, dans une tiédeur déjà printanière, des paysannes s'en re-

viennent de la petite ville, avec, à la main, les cierges de la Chandeleur qu'elles ont achetés et que, demain, elles feront bénir. Ces cierges, elles les allumeront quand il tonnera, et, aussi, au lit de leurs morts. Je songe à tous les Béarnais qui n'auront pas eu de luminaire bénit à leur chevet, qui dorment au champ de guerre troussés dans leurs manteaux pareils à des lambeaux de ce ciel clair. Mais voici que, ma promenade s'étant prolongée, la nuit de février, criblée d'astres, les plus étincelants de l'année, s'étend à l'infini. Quelle Chandeleur pour ceux dont Dieu seul connaît les tombes sublimes, celles qui n'ont pas de nom!

CHRONIQUE DE FÉVRIER

J'ai très nettement le souvenir des premiers masques vus par moi, à Tournay, dans les Hautes-Pyrénées. J'avais quatre

ans. Je ne crois pas que je les eusse distingués du commun des mortels si ma bonne ne m'avait déclaré : « Ce sont des masques ! » En effet, réfléchissez : puisqu'un masque représente toujours quelqu'un, gendarme, mondain en habit, ou vieille femme, comment différencier les *vrais* masques des autres ? Mystère. Cependant, l'un de ceux qui composaient le groupe sympathique dont je parle se faisait remarquer par un énorme cornet de papier qui le coiffait, et par des bottes à l'écuyère, pleines de boue, qui le chaussaient. Ma gardienne, me désignant ce personnage, me déclara, Dieu sait pourquoi ! « C'est un baron ! »

Encore, à cinquante ans, dans mon imagination, un baron est un monsieur qui a un bonnet de papier et des bottes, mais elles ne sont pas toujours crottées.

LE MOIS DE MARS

ZODIAQUE

Le *Bélier* qui est le signe du Zodiaque serait le même dont la toison d'or fut briguée par Jason. Mais ce bélier, trop archaïque, ne satisfait qu'à moitié le poète qui a le goût de la réalité. Je prie le lecteur de substituer désormais à ce lieu commun de la mythologie un autre bélier que je vis s'ébattre au printemps dans une prairie où il broutait et bondissait et rebondissait. Comme j'admirais l'influence du renouveau sur cette bête bucolique, si divinisée par les Grecs, un pastoureau me dit :

— Elle se purge avec la fine pointe de l'herbe.

HOROSCOPE

Fils de Mars est pleureur
Comme en ce mois la vigne.
Mauvaise est son humeur,
Souvent il a la guigne.

POTAGER

On sème un peu de tout. Il faut arroser fréquemment les choux-fleurs. Dans les planches de pois et de fèves, lutter contre les taupes. On emploie, dans ce but, une espèce de piège que l'on introduit dans les couloirs de leurs habitations, et elles s'y prennent par le cou. Il est un moyen plus efficace : on peut les faire exterminer, la nuit, par un hibou. Cet oiseau de mauvais augure ne désertera jamais votre potager, si vous avez pour voisins des cubistes.

JARDIN D'AGRÉMENT

Magnolia Yulan. — C'est un bouquet de fiancée haut de quatorze mètres, une explosion de neige si éblouissante qu'on ne peut, sans fatigue, en supporter longtemps l'éclat. Il réfracte la vierge lumière du paradis terrestre, il inaugure le printemps des jardins, il nous invite à nous marier.

Var : M. de Soulange : fleur purpurine en dehors.

Buisson ardent. — On dirait d'un feu allumé par quelque berger, tant ses nombreuses fleurs ressemblent à des braises. Le botaniste a voulu peut-être l'assimiler à ce buisson du milieu duquel Jéhovah parlait à Moïse ; mais ce n'est qu'un tout petit serviteur de Dieu qui élève sa voix aujourd'hui sur cet arbuste : non pas même un angelot, un bouvreuil.

CHAMPS

Herser les blés d'hiver, planter les pommes de terre et les topinambours.

FLORE SAUVAGE

La pulmonaire. — On la trouve dans les haies. Sa feuille, en forme de langue, velue et d'un vert-gris, semble tout aspergée d'un lait qu'une pieuse légende dit être ce-

lui de la Vierge. Elle donne un petit bouquet de fleurs, chacune de couleur différente : bleue, rose ou pourpre, selon que la corolle vient de s'ouvrir, est épanouie, ou va se faner. Mais, quel que soit l'âge de sa fleur, sa teinte est toujours charmante : il en est ainsi, parfois, d'une femme, hélas !

Anémone Sylvie. — Quel délice de voir cette plante, aux corolles d'un violet pâle, grelotter au bord des ruisseaux et dans les bois ! Elle est si légère et si mobile que je ne saurais mieux la définir qu'en disant que c'est du vent qui a pris racine. Et, d'ailleurs, *anemos* signifie souffle.

Cardamine. — Crucifère violacée, très commune, à goût d'éther. Elle a ce privilège que le *papillon aurore* lui est d'une absolue fidélité. Il naît juste au moment qu'elle fleurit, et, durant les heures brèves qu'il vit, il ne sait se poser ailleurs que sur elle.

Coucou. — C'est la primevère des pharmaciens, non point radicale, mais dont les fleurs jaunes, réunies en bouquets, sont portées sur une tige assez longue et s'épanouissent au moment que chante l'oiseau de ce nom.

Hermodactyle. — C'est un iris très rigide. Sa fleur est une sorte de grappin dont chaque harpon porte un médaillon de velours brun verdâtre. On le dit oriental, mais on le trouve à Pau à l'endroit dit « *La Demi-Lune* » et dans les prairies si poétiques de Lagor, non loin de la maison de M^lle^ Galard. Lagor, m'a souvent fait songer à la Perse, que je n'ai jamais vue.

FAUNE

Coucou. — Le coucou a l'air d'un pigeon bête. Et il l'est, bête! Que penser, en effet, d'un oiseau incapable de se construire une demeure et qui va pondre dans le nid d'un

oiseau quelconque, après avoir brisé les œufs du premier occupant? Que dire, sinon que le coucou est un bolchevik? Je lui en veux à mort, et cependant « cet animal-là est poète », comme disait jadis de moi José-Maria de Hérédia. Au moment que les ruisseaux, gonflés par le printemps, débordent parmi la joie des verdures, en mars, et roucoulent, on entend soudain, dans la forêt, un grave « cou » et, trois temps après, plus grave encore, un deuxième « cou ». Je ne sais comment cet inventeur d'un pipeau qui n'a que deux notes peut enchanter ainsi, par la monotonie même de son air, la solitude immense.

FÊTES

L'Annonciation : 25 mars.

Par l'arc-en-ciel sur l'averse des roses blanches,
Par le jeune frisson qui court de branche en
[*branche*

Et qui a fait fleurir la tige de Jessé ;
Par les annonciations riant dans les rosées
Et par les cils baissés des graves fiancées :
Je vous salue, Marie.

(*Clairières dans le Ciel.*)

PAYSAGE

Une grêle éblouissante foudroie un pommier blanc qui se détache d'un ciel délicatement gris comme un duvet de palombe, et, soudain, l'écharpe d'Iris flotte sur le paysage qui ruisselle et chuchote longtemps.

CHRONIQUE DE MARS

Dieu fabrique un papillon
Avec les grains de poussière
Qui dansent dans un rayon
Dont se dore la clairière.

Un savant physicien
Voulut savoir si, sur terre,
Quelque chose pèse moins
Que le beau lépidoptère.

Il le met sur le plateau
D'une balance hystérique,
Dont à l'instant le fléau
Accuse un poids fantastique.

D'abord il n'y comprend rien,
Pense avoir perdu la tête ;
Mais il s'aperçoit soudain
Qu'il fait pendant à la bête.

LE MOIS D'AVRIL

D'après la mythologie, le *Taureau* du mois d'avril serait le même en quoi se métamorphosa Jupiter afin d'enlever Europe. Sans prêter davantage attention à cette légende saugrenue, étonnons-nous de la fougue qui fait se ranger, sur un immense amphithéâtre, autour de cet animal, de ravissantes Espagnoles que parent les fleurs de la grenade sous la palpitation des éventails. Je ne me sens pas attiré, comme ces jeunes grâces, par le martyre de la bête féroce. Et, pourtant, quel honneur, quand le matador l'a abattue, s'il vient vous en offrir les cornes! Un de mes amis, fort célèbre, reçut jadis un tel hommage. Qu'il était donc drôle, rapportant sous chaque bras l'un de ces appendices si incommodes lorsqu'on ne les a point

naturellement sur le front ! Mais à quoi je ne m'attendais pas, c'est à l'exquise attention que l'on voulut aussi avoir pour moi, attention de second ordre, mais attention tout de même... Comme je dînais le soir chez l'alcade, en compagnie de l'homme célèbre, je m'étonnai d'un plat qui m'était personnel.

— Votre ami, m'expliqua mon hôte, étant une tête géniale, nous lui avons attribué les cornes ; mais à vous, jeune poète, qui commencez à peine à gravir le Parnasse, nous offrons, pour que vous parveniez à la cime, ce pied farci.

HOROSCOPE

Qui vient au monde en avril
Est d'humeur fort variable ;
Chagrin, aussi bien aimable.
Ainsi voit-on le grésil
Faire au soleil le gentil
Quand bat sa femme le diable.

POTAGER

Planter les pommes de terre. Transplanter sur couche tiède, sous cloche, les melons élevés sur couche chaude. Semer concombres et cornichons.

VERGER

Çà et là, sur le ciel, tout à coup des points roses
Apparaissent. Ce sont les pêchers qui les posent.
Et voici des points blancs, et ce sont les pom-
[miers;
Et voici les points verts que font les néfliers;
Puis, des vapeurs qui se dégageant peu à peu,
Rouges d'abord, lilas, et tirant sur le bleu.
La nature s'essaie du bout de son pinceau.
Mais bientôt elle appuie plus fort sur le panneau:
Les pointillés vont se fondant par larges touches
Comme les chants des rossignols quand on se
[couche.

JARDIN D'AGRÉMENT

Tulipe. — La tulipe est un œuf rouge, blanc, jaune ou bigarré, presque toujours

solitaire sur une longue tige nue, droite, ronde, lisse, flexible. C'est une fleur très franche, qui ne dissimule point son goût pour les couleurs criardes. Rien n'est plaisant comme la fille d'un mandarin vêtue d'une robe violette, et qui porte sur l'épaule sa verte perruche et, dans la main, une tulipe pourpre qui semble un calumet embrasé.

FLORE SAUVAGE

Caltha palustris ou populage. — Sa corolle est un énorme bouton d'or un peu fauve. On dirait d'une ancienne pièce de cent francs. Pour la cueillir, on se met parfois dans la boue du marais. Similitude.

Asphodèle. — La tige, longue et nue, se termine par un thyrse de petits lis allongés, pressés, blancs et jaunes, ce qui fait ressembler tout à fait cette plante à une quenouille. Je pense que, pour cette raison

peut-être, les Grecs ornaient les tombes avec des asphodèles : allusion aux trois funèbres fileuses. Je dédie cette hypothèse aux savants.

Chélidoine. — La réputation de son suc jaune, pour faire disparaître les verrues, me semble surfaite. Une friction sèche et prolongée avec du savon de Marseille est un remède beaucoup plus efficace contre ce genre de durillon.

Grand sceau-de-Salomon. — Qui n'a point observé le grand sceau-de-Salomon ignore ce qu'est la grâce d'une courbe. On dirait qu'une brise continuelle incline du même côté la tige, d'un vert glauque comme les feuilles, et les fleurs semblables à des pendants en larme, blancs à la gorge, verts à l'orifice, et disposées par trois ou cinq tout au long de la hampe. Le sceau-de-Salomon, par l'agencement de ses verticilles, symbolise la sagesse et la poésie

de celui dont il porte le nom; la science aussi, par son rhizome persistant qui compte son âge en marquant d'une cicatrice chaque point d'où s'est élancée une tige annuelle.

FAUNE

Rossignol. — Tandis que les iris de Florence laissent perler, au bout de leurs tiges, une rosée qui scintille au clair de lune; tandis que les cèdres opposent à ce clair de lune l'épaisse nuit de leurs pavillons, la jeune fille va s'endormir. Mais quelle est, au moment que son lit léger va fendre les flots du sommeil, la pensée qui la retient à demi éveillée? Elle-même ne saurait le dire. L'amour naissant est invisible. Cependant, la rêveuse pourrait croire qu'un aveu lui échappe, un aveu plus grave et plus doux que le sanglot d'une flûte. C'est une note qui se prolonge et qui semble ne

devoir jamais finir, pareille à l'illusion de la prime adolescence. L'enfant s'est redressée, accoudée au coussin ; elle comprend, à présent, que ce n'est point son cœur qui chante, mais un oiseau qui est enfermé dans ce cœur. Si pénétrante, en effet, la voix du rossignol, qu'il semble qu'il ait quitté la frêle grappe du lilas où il se balance, et soit venu faire son nid dans ce cœur de seize ans ! Trois soupirs lents, très lents, comme si la promesse devait être éternelle ; et puis, hélas ! la fugue, et presque un éclat de rire moqueur.

FÊTES

Les Rameaux. — C'est la plus attristante des fêtes ; elle nous montre ce que valent les lauriers, même décernés à Dieu, et quels lendemains nous préparent les apothéoses. Jésus, sur son ânon, ne fut point dupe : il savait que ces branches que

l'on jetait à ses pieds seraient bientôt remplacées par les épines que l'on mettrait sur sa tête.

Pâques. — C'est la plus joyeuse des fêtes, car notre Dieu et tous ceux qui ressuscitent en lui ont fini de souffrir.

CHRONIQUE D'AVRIL

Je ne sais pour quelle raison on assigne au mensonge le premier de ce mois. Il est des gens qui, toute l'année, se permettent d'user de « poissons » dits d'avril. Et, rien de plus drôle, que de voir un blagueur fieffé se mettre en peine d'offrir à ses amis, ce jour-là, comme par exception, ce qu'il leur offre quotidiennement avec abondance.

LE MOIS DE MAI

ZODIAQUE

Le signe de ce mois est celui des *Gémeaux* (ou Jumeaux). On sait combien il est délicat de distinguer son jumeau de soi-même. Mark Twain conserva toujours un doute sur sa propre existence, car on lui avait affirmé que lui (ou son frère) s'était noyé en bas âge sans que jamais leur mère eût pu identifier le survivant. Mais les jumeaux du Zodiaque vécurent assez pour qu'il soit établi que Pollux mourut après Castor.

HOROSCOPE

L'homme de mai saura prendre
La voix des oiseaux.
Tendre ainsi que l'herbe tendre
Sera son pipeau,
Et docile comme l'eau
Que l'on voit descendre
Sur la pente du coteau.

POTAGER

Transplanter les choux, lier les romaines, ramer les pois, planter la ciboule et le poireau. Il faut beaucoup se méfier de la pluie chargée d'électricité, qui nuit aux fraisiers. Il les faut arroser avec de l'eau de fontaine pour réagir contre ce fluide de plus en plus dangereux à mesure qu'on le vulgarise. La croissante nervosité de certaines femmes — je veux ignorer celle des hommes — est due, en grande partie, à la télégraphie sans fil. Les ondes hertziennes, en particulier celles que la Tour Eiffel propage, convertissent quelques descendantes d'Ève en véritables petits *postes*. Pour elles et les fraisiers, même système curatif : la pomme d'arrosoir en temps opportun.

JARDIN D'AGRÉMENT

Lilas. — Le lilas blanc a peu de charme,

mais le lilas lilas, le bon lilas commun, le lilas des faubourgs et des potagers paysans, le lilas des fiancés sans prétention, le lilas des troupiers, des hannetons, des enfants et de la Sainte Vierge, le lilas lourd de pluie, en a beaucoup. Il est le ciel solide du jardin.

Pivoines. — Épanouies comme de larges faces de campagnardes bien portantes, les pivoines, malgré cette apparence, puent horriblement. Des adonistes ont tenté de passer à certaines l'odeur de la rose, ce qui les a rendues plus nauséabondes encore.

Marronniers. — Les marronniers roses ou blancs, ou blancs tachetés de rouge, sont des candélabres dont les flammes ne pâlissent point à la lumière de midi. Si la nuit a ses lustres, ses torchères qui brillent d'autant plus qu'elle est obscure, le jour possède les thyrses du marronnier, d'autant plus éclatants qu'il est clair.

CHAMPS

Premier soufrage contre l'oïdium, et premier sulfatage contre le mildiou et le black-rot. Dans les terres où, l'an dernier, le froment a levé, on sème le maïs. Les femmes en laissent choir les grains un à un, avec une telle lenteur majestueuse, le front penché, l'attitude priante, que l'on pense aux Ombres de Dante.

FLORE SAUVAGE

Pervenche. — Le regard étrangement froid de sa corolle d'un bleu-gris force l'admiration, mais ne saurait éveiller la gaieté. Le pétale, pourtant mince, a l'aspect durement géométrique. La feuille, encore que portée sur une souple liane, est coriace, sans division, presque artificielle. La pervenche se fane si peu qu'on l'approche. Elle croît sous les ronces, dont elle se forme

un cilice qui blesse cruellement la main qui se hasarde à la cueillir.

Ophrys-abeille. — Il simule si bien l'insecte dont il emprunte le nom que, si vous l'offrez à une personne peureuse, elle jette un cri.

FAUNE

La fauvette. — Grise et noire, frêle, et chantant à tue-tête, et si innocente qu'elle vint nicher dans un seringat inodore, à proximité de la main de mes petits. Je les menaçai des gendarmes au cas où ils la troubleraient. La consigne fut observée. J'observais chaque jour les yeux de la bestiole, tout étonnée de son audace de s'être mise à notre portée. Quand nous soupions au jardin, elle était presque à table avec nous. Ses yeux, grains de mûre vivants, semblaient me dire au début : « Tu vas me tuer. » Et ensuite : « Épargne-moi. » Et à

la fin : « Je sais que tu ne me feras point de mal. »

D'habitude, elle orientait son bec vers l'ouest.

Un faux mouvement imprimé à la branche qui les soutenait a chassé les oisillons un peu avant qu'il eût fallu. Le chat guettait dans l'herbe, averti par les cris inquiets des père et mère. Cependant j'ai confiance.

FÊTES

Le mois de Marie. — C'est la neige des âmes qui remonte de la Terre aux Cieux.

Les Rogations. — C'est le pain qui pleut sur la Terre.

PAYSAGE

De la crête du coteau, l'on voit le paysage comme un damier vert et brun. La chute du jour se fait de plus en plus douce. Au

seuil des fermes, à l'angélus du soir, les jeunes paysannes causent ou chantent d'une voix plus assurée. La rainette coasse, le ver luisant se montre, le lis sent bon et la fille est jolie. Ce sont les exemples écrits en belle ronde sur le tableau bleu ou noir de l'école du plein air.

CHRONIQUE DE MAI

Un prince et poète persan eut l'orgueilleuse idée de retenir chez lui, durant toute sa vie, le mois de mai. Et, pour tenter de réaliser ce programme, auquel la nature ne saurait souscrire, il ordonna que cent jeunes filles, ne passant pas dix-sept ans, chacune fraîche comme une fleur de cerisier et chantant comme fauvette, fussent lâchées dans ses jardins.

— Ainsi j'aurai, dit-il, des fleurs du mois de mai, en décembre même, quand les rameaux sont morts.

Tous les ans, on renouvelait cette serre charmante, de peur que les âges, les coloris, les voix ne vinssent à vieillir. Mais, après quelques ramadans, le prince et poète persan fut atteint de berlue et de surdité. Il ne vit plus les jeunes filles qu'à travers sa chassie et ne les entendit plus qu'à travers un bouchon de cérumen. Il se mit en colère, chassa toutes ces vierges ravissantes, en affirmant qu'elles étaient âgées et laides et que leurs voix n'étaient plus d'oiselles printanières, mais de pies borgnes en hiver.

LE MOIS DE JUIN

C'est l'*Écrevisse* qui est le signe zodiacal de ce mois. On s'est souvent moqué de la définition que donne de cet animal le *Dictionnaire de l'Académie :* « Petit poisson rouge qui marche à reculons. »

Pourquoi cette critique? Si nous considérons les choses d'un peu haut, l'écrevisse n'est-elle pas un poisson? Elle vit dans l'eau, elle a des nageoires au bout de la queue. Pour ce qui est de sa couleur, il est vrai qu'elle n'est rouge que lorsque la bête est cuite. Mais voyons-nous habituellement les écrevisses hors de la table, et obligerons-nous chaque Immortel à se mettre à plat ventre dans l'eau pour déterminer, entre les souches submergées, la seconde teinte de l'écrevisse? Et n'a-t-on pas le droit strict, puisqu'elle a deux costumes, de la

dépeindre sous celui de pourpre, qui est le plus beau et, en somme, le plus naturel, puisqu'elle se présente à nous sous cet uniforme? Quant à faire grief à la docte Assemblée de prétendre que ce poisson rouge marche à reculons, pourquoi? De pointilleux savants prétendent qu'il n'en est point ainsi, ils se trompent: dès que l'écrevisse voit la main qui s'avance pour la prendre, elle recule.

HOROSCOPE

C'est au mois de juin
Qu'on fauche le foin.
Qui naît en ce mois
Est rusé deux fois:
Il garde pour soi
Cette odeur exquise
Du foin dans la brise,
Et donne le foin
Qui ne sent plus rien
Aux bêtes surprises.

POTAGER

Semer les flageolets, pincer les tomates, finir de récolter les asperges.

VERGER

Seringuer les pêchers et les abricotiers qui sont en espaliers. Écussonner à œil poussant les arbres fruitiers. Biner, lier, palisser et ébourgeonner la vigne.

JARDIN D'AGRÉMENT

La rose. — Et, d'abord, la rose. Elle est née de l'églantine, et c'est à une origine si simple qu'elle doit d'être parvenue à une telle splendeur royale. Elle règne partout. Hafiz est ivre lorsqu'il tient une rose, telle qu'une coupe emplie d'un vin vermeil. Sophocle compare la rose au jour qui, tendrement teinté à l'aurore, le soir laisse ses nuages rouges s'effeuiller comme des pétales qui se fanent. Horace, dans sa villa,

jonche de roses la table où il mange la dorade farcie aux œillets. Dante compare le ciel à une rose, et il assied les élus dessus. Ronsard en a fait la fleur classique de la France, tellement qu'il est impossible, aujourd'hui, de ne pas croire que le sang de la rose s'est mêlé sur notre drapeau au sang de nos soldats.

Lis commun. — Il est splendide. Il se contente de sa blancheur sans égale, de sa droiture, de son humilité qui aime surtout les jardins villageois. Il prie. Ne le dérangez pas, sinon pour le mettre aux pieds de la Vierge.

Tubéreuse. — C'est un petit lis blanc, épais, charnu. Il n'a point la pureté du précédent. Il ne croît que dans le luxe. Son odeur langoureuse endort parfois dangereusement les Espagnoles qui le reçoivent des mains des étudiants donneurs de sérénades.

Pétunia. — Sa fleur est une cloche un

peu analogue à celle du liseron, généralement d'un violet comme déteint. Elle est simple ou double. Double, elle a l'air toute chiffonnée, mais chiffonnée avec art, comme certaines beautés. Se méfier : narcotique, et même vénéneuse.

Fuchsia. — C'est un arbuste où pendent cent clochettes ou petites poupées à corset vert, jupe violette ou blanche, robe rouge à basques. Les étamines et le pistil sont pendants. On dirait, de cet arbuste amusant, qu'il est la marotte de Triboulet.

Muflier. — Son nom vient de ce que sa fleur ressemble à un mufle de bœuf. Je la compare plutôt au dauphin des fables. La corolle offre ceci de particulier que, fermée à son orifice, elle ne livre point passage pour la pollinisation aux abeilles. Celles-ci la percent avec leur dard pour atteindre le gynécée. Vous observerez les déchirures au moment que la fleur va se faner.

TILLEUL

Dans le jardin on compte vingt tilleuls,
Dont la fleur d'or ailée au loin propage
Ce doux nectar dont on fait un breuvage,
Et vingt enfants qui mènent grand tapage,
Et dix papas, dix mamans, cinq aïeuls,
Deux fiancés. Mais le poète est seul
A prendre ombrage.

CHAMPS

Le blé est encore bleu. C'est à présent que la terre s'exalte dans la gloire de la Fête-Dieu. Toutes les cloches des églises sonnent, et aussi toutes les clochettes des campanules animées par les bourdons qui les butinent. La fenaison bat son plein. C'est quand la prairie va mourir qu'elle est la plus belle. Les renoncules d'or luisant, les lychnis à flammes roses, les rhinanthes à bec de toucan, les oseilles cannelées et pourpres, les grandes-marguerites aux collerettes bien repassées, le lin léger

comme l'air, les tremblantes graminées, la mousseuse et odorante reine-des-prés brodent le tapis eucharistique.

FLORE SAUVAGE

Rossolis. — Ce nom veut dire « rosée du soleil », à cause du liquide que secrètent ses feuilles étalées en rosette. Ce liquide attire et englue les insectes dont cette « *droséracée* » se nourrit. Elle digère même fort bien, puisque l'on a retrouvé, jusque dans ses radicelles, des traces d'acide salicylique dont on avait enduit les mouches qu'elle avait capturées dans le piège de ses cils vibratiles.

Ancolie. — La fleur de l'ancolie est une œuvre d'art, la juxtaposition de cinq pétales bleus éperonnés qui offrent le modèle du plus gracieux des vases tuyautés.

Orchis. — Des orchidées du plus bel effet apparaissent sur les prairies humides,

dans les forêts, parmi les foins. Sur les prairies humides, c'est la hampe de l'*orchis guerrier,* d'un violet-pourpre presque artificiel ; dans la forêt, le *listère* aux deux feuilles en cœur, aux fleurs verdâtres ; parmi le foin, les *sérapias* aux langues aiguës, d'un brun vineux.

Chèvrefeuille. — L'homme qui, au crépuscule, se promenant le long des haies, songe à la mélancolie, à la joie et à la douleur d'exister, se sent saisi au cœur par l'ineffable parfum qui s'exhale des lèvres de rose et d'ivoire du chèvrefeuille comme s'élève dans l'ombre la douce parole de ceux qui font le bien.

FAUNE

Le goujon. — Le goujon a la forme d'une petite baleine, mais il ne possède point de jets d'eau et n'est pas un mammifère. Deux filaments, qui pendent de sa bouche toute

ronde, lui donnent l'air d'un vieux grognard essoufflé. Sa robe est marron, argentée au premier âge, garnie de boutons noirs sur les côtés. L'appât qu'il préfère est le ver rouge que l'on enfile à un hameçon moyen dont il ne faut pas laisser percer la pointe. Le bas de ligne doit toucher le fond. On emploiera un flotteur léger, lesté de deux ou quatre grains de plomb n° 8, selon la force du courant. Il faut pêcher ce poisson, si possible, au confluent d'une rivière et d'un ruisselet qui apporte des détritus qu'il guette *dans la marge la plus calme du remous*. Laisser avec patience le bouchon osciller sur place dix, vingt fois s'il le faut : ce n'est qu'au moment qu'il ne danse plus ainsi, mais est traîné sur l'eau qu'il faut, au bout de cinq secondes, relever la ligne avec une extrême douceur.

Le martin-pêcheur. — C'est l'oiseau classé le plus *vite*, même avant la bécas-

sine. Il est l'éclair bleu que la lumière et l'eau échangent entre elles.

Le geai. — Le geai est un gros moineau balourd qui a des yeux de bébé, un petit damier bleu sur son gilet gris, une cerise dans son bec et une fiente au...

FÊTES

Pentecôte. Trinité. Fête-Dieu. — Les fleurs montent à l'assaut de ces trois fêtes. Les enfants de chœur lancent en l'air, à la procession, des pétales d'un rouge sombre qui font penser aux langues de feu des apôtres.

CHRONIQUE DE JUIN

Le 22 juin, à onze heures cinquante-quatre du matin, je rencontrai Pierrot dans un jardin. Il sautait à cloche-pied sur l'ombre agile, qu'il s'efforçait d'accompagner, d'un papillon. L'ayant interrogé, il

fixa sur moi ce regard dont Watteau a compris l'insondable profondeur. Et :

— J'essaie, me répondit-il, de poursuivre le Printemps qui s'enfuit, de demeurer avec lui ne serait-ce qu'une seconde encore...

LE MOIS DE JUILLET

Le Soleil entre dans le signe du *Lion*, et il est vrai qu'à ce moment ses rayons frappant les blés coiffent le vallon d'une crinière d'or. Le lion, par son attitude majestueuse, la noblesse de ses mœurs, a mérité le titre de Roi des animaux. Ce n'est point qu'il ne se nourrisse de proie vivante, ni qu'il n'inspire de la terreur aux Arabes, qui prononcent : « le lion ! » dans un sens général comme on dit : « César ! » et comme s'il n'y avait au monde qu'un lion et qu'un César. Tandis qu'une foule païenne en délire présentait au lion quelque vierge chrétienne, pure comme une étoile, dans l'espoir qu'il la dévorerait, on l'a vu s'avancer lentement dans le cirque et, plein de mépris pour l'Empereur de Rome, se coucher devant la martyre

dont il léchait les pieds nus. Je dédie ce procédé du lion à quelques pourceaux allemands.

HOROSCOPE

Qui naîtra en juillet
La belle jeune fille
Ravira sa famille :
Aura tresses de blé ;
Coquelicot qui brille
Pour bouche, et les bluets
Dans son regard fourmillent.

POTAGER

Repiquer choux et céleris. Arracher les aulx et les échalotes. Récolter les premiers cornichons à qui l'on compare les imbéciles; il serait plus juste de les assimiler aux méchants : ceux-ci étant confits dans le vinaigre.

VERGER

Pomone n'est pas encore joufflue à point, ni sa corbeille assez généreuse. Le

mois dernier elle jouait avec les cerises, dont elle se faisait des pendants d'oreilles. Elle s'attarde maintenant, parmi les écolières, à cueillir des framboises, à mordre dans quelques abricots hâtifs. Ce sont jeux d'enfants. Nous attendrons l'août pour voir la belle pêche, pareille au globe du soleil, éclairer la corne d'abondance.

JARDIN D'AGRÉMENT

Magnolia à grandes fleurs. — Il abrite, dans son vernis vert, des fleurs parfumées qui ressemblent aux plus blanches colombes, dont elles ont la grosseur; les unes, en boutons, paraissent dormir; les autres, épanouies, s'envoler.

Grenadier. — Son feuillage est luisant comme un ciel d'Andalousie, et, avant qu'elles se transforment en couronnes d'or rouge et massif, ses fleurs sont autant de blessures faites au taureau par les dards.

CHAMPS

Tout est fondu dans la bleue lumière qui ruisselle. Et, de temps en temps, un moissonneur se redresse et montre sa face suante au ciel comme pour dire : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » On range à côté les unes des autres les gerbes qui deviennent un peuple à genoux.

FLORE SAUVAGE

Nénuphar blanc. — C'est une large rose, blanche et double, au cœur de miel, et qui flotte, retenue par une longue tige souple, entre des feuilles imperméables qui ont l'air de lunes échancrées, posées à plat sur le miroir liquide.

Butome. — Portée sur une haute tige, une ombelle soutient des corolles roses qui ont valu le nom gracieux de *jonc-fleuri* à cette plante, si parfaitement décrite en

deux mots, qu'un botaniste, qui l'apercevait pour la première fois, devina que c'était elle.

Belladone. — Son histoire est sinistre, sa fleur livide : sa baie en deuil séduit les enfants, qu'elle empoisonne. Les courtisanes vénitiennes l'utilisent pour dilater leurs yeux déjà si fous. De là son nom : *bella dona.*

Menthe. — La meilleure, pour l'infusion théiforme qui fait du bien à l'estomac, c'est la menthe un peu rouge cueillie par temps sec dans les endroits sableux et rivulaires. On l'emploie à la dose de six feuilles pour une tasse d'eau.

Digitale. — On dirait d'un fuseau empourpré par la main de l'aurore : comme celui de la Parque, il accélère les mouvements du cœur, ou les ralentit tellement, que la mort peut s'ensuivre. C'est aux princes de la science qu'il appartient de doser le poi-

son de ces fleurs, dont chacune a la forme d'une tête de serpent gonflée par la colère.

Coquelicot et bluet. — Ces fleurs s'unissent au froment, qui blanchit, et drapent ainsi la terre avec le drapeau de France.

Grande-marguerite. — Un pied de grande-marguerite est un ciel constellé. Chacun de ses capitules est un cœur d'or entouré d'une collerette blanche. Cette *composée* aime la sécheresse du foin, les talus stériles, les voies caillouteuses au long des rails. A Burgos, dans la chapelle enfumée d'un quartier misérable, je vis l'une de ces plantes qu'un moine à genoux soignait devant l'autel. Elle répandait un charme que je n'avais jamais ressenti, ne l'ayant point considérée jusque-là toute seule chez des pauvres dont le plus pauvre est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Fraisier sauvage. — Avec son cœur, il embaume ceux qui le lui déchirent.

FAUNE

Anguille. — Elle est si mystérieuse ! Les anciens affirment qu'elle naît spontanément de la rosée nocturne ou du cadavre des chevaux. D'aucuns s'étonnent de n'y découvrir ni œufs ni laitance. Il a fallu que nos savants modernes appareillassent sur une Armada pour tenter d'arracher son secret à cette murène qui se reproduit dans les grandes profondeurs de l'Océan, remonte de là vers les fleuves et les ruisseaux où s'opère une sélection bizarre : certains sujets retournent chaque année, pour s'y reproduire, dans les demeures de Thétis, et, périodiquement, iront retrouver les eaux douces que les autres sujets élisent, une fois pour toutes, sans éprouver jamais la nostalgie de l'Empire salé. Ceux-ci se terrent dans le lit des rivières ou des étangs. Rien ne semble pourtant différen-

cier l'organisme des anguilles fécondes et voyageuses d'avec les stériles et sédentaires. On en rencontre, chez les unes et chez les autres, de blondes, d'olivâtres, de noires.

Il faut, quand on les pêche, les laisser mordre leur soûl. La minute propice, pour relever, c'est quand elles entraînent le flotteur longuement et lentement à leur suite. Employer un cordon solide, car les grosses résistent terriblement et, hors de l'eau, glissent entre les doigts, s'enroulent à votre poignet qu'elles enduisent d'une sorte de collodion. Les saisir avec un chiffon, leur fendre la nuque, sacrifier le bas de ligne que la cuisinière retirera à loisir. Sinon, elles ont vite fait, si énormes qu'elles soient, sitôt qu'elles sont détachées, de disparaître en trois secondes sans qu'on puisse jamais les retrouver.

C'est pendant la nuit surtout qu'elles

vont et viennent sur terre, ce qui semble expliquer leur présence dans les étangs isolés et même dans les puits. Mais, au soleil de midi, on en peut rencontrer dans les champs. Mon ami de P..., en chassant la caille, en tua une fort belle dans un chaume.

Eh bien ! non : malgré tout ce que j'écris là, j'ai l'instinct que l'anguille, cette souple algue vivante, est encore une énigme. Elle n'a pas dit son dernier mot, si l'on peut ainsi parler d'un poisson.

Les personnes qui voudraient être renseignées sur la pêche particulière des anguilles, dite *à la vermée*, pourront m'écrire; mais je ne les assure pas d'une réponse.

La pie. — La pie est une commère qui m'intimide quelque peu. Elle a tout l'aspect d'une veuve fidèle à son long voile noir qu'elle traîne et balance en sautillant : sa queue. Je vous dis que ce n'est point un

oiseau ordinaire : il a quelque chose d'humain, et je ne m'étonne pas que les conteurs le fassent intervenir dans des aventures mystérieuses. Vieille cleptomane, il n'est pas un bouton de manchette, un porte-cigarette ou une pièce d'or ou d'argent dont la pie n'essaye de s'emparer pour les aller cacher sous la tuile d'un toit. Ceci n'est point de la légende. Toute la journée elle jacasse, et le sens de ses parolos est celui-ci : « Ma voisine est une bavarde, elle ne me laisse jamais placer un mot ! »

On ne s'imagine pas que la pie ait un mâle. Elle est essentiellement femelle — et veuve par destination.

FÊTES

Fête Nationale : 14 juillet.

Ouverture des grandes vacances : cris d'enfants et de cigales, désœuvrement, objets brisés.

PAYSAGE

On aperçoit, très loin, par-dessus les haies, du haut du perron du château, le char plein de gerbes qui cahote. On dirait qu'il va se renverser. Dans le parc, à gauche, sur la lisière du fourré de noisetiers, un enfant s'avance, un filet vert à la main, pour capturer un papillon. Au milieu de la pelouse, autour du cadran solaire, les écoliers en liberté font une ronde. A droite, une jeune fille prend le sentier qui s'enfonce à travers bois et qui mène au bord du ruisseau. Elle s'assied sur la berge, un coude sur un genou, tenant sa joue de rose dans une main, et laisse tremper négligemment sa ligne dans l'eau glauque. Une petite anguille mord à l'hameçon, mais l'adolescente n'y prend point garde et ne nous dit pas à qui elle songe.

CHRONIQUE DE JUILLET

Au fort de la chaleur, je rencontrai le *Chat Botté*. Il s'essuyait le crâne, juste entre les petits cornets de ses oreilles, avec le tissu d'une fleur de citrouille dont on eût dit la robe jaune d'une Espagnole.

— Mon ami, lui demandai-je, vous devez être bien vieux?

— Moins que vous ne le pensez, me répondit-il, car depuis la mort de M. le marquis de Carabas, mon maître, je ne vis qu'un mois par an. Tout le reste du temps, je dors au grenier de la ferme. Quand revient juillet, le chant des moissonneurs me réveille et je sors, et dans les sillons je me mets à la recherche du cailleteau succulent.

Il ajouta :

— Que la plaine est belle! Voyez les longs éclairs de chaleur que lancent les

faulx à travers le firmament d'or des blés !

Comme il continuait d'éponger sa tête :

— Je croyais, lui dis-je, que la gent féline ne suait que de la langue ?

— Il fait une température exceptionnelle. Et puis il faut bien, conclut-il, que parfois les animaux imitent l'homme en quelque manière.

LE MOIS D'AOUT

C'est *La Vierge*, fille de Jupiter et de Thémis, qui entre à présent au cycle zodiacal. Son nom est Astrée. Quelques savants qui ont des bonnets pointus s'efforcent d'épier chacun de ses mouvements. Leur indiscrétion fait songer à celle des vieillards lorgnant la chaste Suzanne. Puisqu'on nous rapporte que c'est la perversité des hommes qui obligea Astrée à regagner l'Olympe, d'où elle était descendue un jour d'août, c'est-à-dire en l'âge d'or, nous pouvons inférer que l'inconvenance de ces astrologues fut l'une des principales causes de sa fuite et qu'ils n'ont choisi, les polissons, une carrière si respectable qu'afin d'inquiéter la vertu jusque dans les abîmes de l'air et de la nuit. Mais ils sont déçus, ils n'aperçoivent plus la déesse que sous la

forme de la constellation en quoi elle s'est muée. Parfois même, ce groupe d'étoiles gracieuses leur est caché, la lunette ne leur renvoie plus que l'image du nez qu'ils font.

HOROSCOPE

Si vous naissez dans l'août,
Saison du cantaloup,
Serez mère féconde.
Croissez, multipliez
Comme sur l'espalier
La pêche rose et blonde :
Vous aurez un collier
De perles de Golconde.

POTAGER

Melon. — C'est l'alcarazas du Bon Dieu. Le soleil y distille une glace fondante et parfumée. O voyageur ! qui vas dans le désert : charge de melons ton chameau. Tu sauras comme il est agréable de goûter, quand souffle le simoun, à l'un de ces fruits; que sa chair soit glauque comme

le jade, ou rose ainsi que la rose, ou pâle tel que le miel printanier. Tantôt sa surface est d'un marbre poli, vert et moucheté ; tantôt rugueuse et d'aspect terreux, et, tantôt il n'a point de côtes ; et, tantôt, pour nous rappeler son origine orientale, il forme un faisceau de croissants.

VERGER

Pêche. — Elle est le résumé du soleil : comme lui elle a un noyau entouré d'or et de flamme, et son globe est suspendu parmi d'autres globes, dans l'arbre, comme l'astre entre les astres, dans le ciel. Mais tandis que les mondes s'attirent les uns les autres, les pêches attirent les gourmands qui les dépouillent de leur velours cramoisi, les partagent en deux si l'espèce s'y prête, les débarrassent de leur cœur de bois, les convertissent en petites écuelles de vermeil où ils mangent l'ambroisie en buvant le nectar.

Prune. — La meilleure, qui est d'un vert doré, se fendille lorsqu'elle est mûre. Quand les prunes sont confites, elles ressemblent à de vieilles filles ridées et brunes, de peu d'apparence, mais qui sont restées bonnes. Elles prennent alors le genre masculin ; on les appelle pruneaux.

JARDIN D'AGRÉMENT

Poinciana Gilliesii. — Je n'oublierai jamais l'émotion que je ressentis lorsque je découvris, pour la première fois, au jardin botanique de Bordeaux, cet arbuste originaire des Antilles, l'un des plus ravissants que j'aie vus. Sa corolle papilionacée est d'or, et l'aigrette de ses étamines retombe en pluie de feu. Ce jaune et ce rouge en font un drapeau espagnol, et comme si celui que Colomb planta en abordant au Nouveau Monde avait pris racine.

Laurier-rose. — Il porte des bouquets

roses ou blancs. Il est vénéneux. On n'ose boire aux rivières algériennes qu'il borde. Sa feuille coriace, ridée, contient des cryptes qui s'ouvrent à la saison des averses, s'approvisionnent d'eau, puis se referment. Ainsi le dromadaire, qui habite le même pays, et pourrait être victime de la sécheresse du désert, ressemble au laurier-rose ; il met en réserve, au temps opportun, de la boisson dans son estomac.

CHAMPS

Les faucheuses ont rasé le blé : la caille chante dans les chaumes parfumés de menthe, qui sont comme des toisons d'or que l'on dirait ouvrées par les quenouilles des maïs, encore dressées, qui les encadrent de leurs métiers.

FLORE SAUVAGE

Bruyère. — On ne sait parfois si c'est

elle qui embrase le coteau, ou si c'est le soleil couchant.

Gentiane, pneumonanthe, acaule, etc... — Un bleu si intense emplit les flûtes élégantes de certaines gentianes que l'on songe à un banquet où une fée aurait versé dans leur cristal, en guise de vin, l'azur de midi.

FAUNE

La caille. — Elle couve en juin, on la chasse en août. Elle a l'air d'une petite poule marron, avec des stries noires et veloutées. Son aile courte est très incurvée quand elle prend son vol, lequel est rapide et ronflant. Il ne faut pas dire que le tir de ce gibier est tellement facile. Le départ de la caille est très brusque, et d'autant plus inattendu qu'elle piète parfois très longtemps, déjoue le chien qui s'énerve en arrêts nombreux. Il n'y a pas, sinon ceux qu'ima-

gine un politicien dans sa course, de lacets plus inextricables que ceux que la caille décrit dans un champ de médiocre étendue. Par un temps de canicule, on la surprend immobile dans un chaume, le ventre à terre, ses petits yeux pareils à des grains de mûre et remplis d'effroi. Sa remise, qui n'excède guère trois cents mètres, s'effectue de préférence sur la bordure d'un champ, dans un millet, dans l'herbe qui borde une haie. Elle tombe facilement sous le coup de fusil, qui l'abîme autant que peut faire le rapport du chien, car ce n'est qu'une boule de graisse, presque pétrissable. Employer le plomb numéro 8 est une erreur. Même le 10 est trop gros. Voici son chant : *tuc-tu-cut ! tuc-tu-cut ! tuc-tu-cut !*

FÊTES

Assomption. — Que toute pensée de mon cœur soit jetée dans votre cœur qui est

le moule de la divine perfection, s'y purifie, soit enlevée avec vous au Ciel. Je vous confie tout et je ne crains rien, Mère de mes petits enfants.

PAYSAGE

L'*angélus* pleut sur la mousse où un chasseur est assis et mange. Son chien est à ses pieds. Trois boules de graisse, trois cailles gonflent le filet du carnier. Que profonde est la solitude ! Ne cédons point aux apparences, se dit le chasseur; imitons le nuage qui ne se laisse pas aller au courant de la rivière, de quelque azur qu'elle l'invite à descendre sur elle :

La rivière ne peut entraîner le nuage,
Même quand le beau temps l'a rendu plus léger :
Il la laisse s'enfuir murmurante, il est sage,
Il s'abandonne au ciel plus sûr que le rocher.

CHRONIQUE D'AOUT

Je rencontrai M. de Craque, un 15 août.

Je tenais un fusil. Il me conseilla : Laissez votre arme, il n'est plus pour vous de gibier. Dès l'aube, lapins, lièvres, cailles et perdreaux sont tombés sans méfiance en mon pouvoir. Ils ont tous donné dans le piège que je leur ai tendu, si bien son ouverture est dissimulée !

— Quelle ouverture ? demandai-je.

— L'ouverture de la chasse.

LE MOIS DE SEPTEMBRE

Septembre est soumis au régime de la *Balance :* les jours et les nuits, à présent de même durée, s'équilibrent. La lune, dans son plateau noir, fait contrepoids au soleil dans son plateau bleu. Il semble donc que notre satellite soit plus dense que l'Astre qui nous éclaire, puisque, plus petit que celui-ci, il se maintient à la même hauteur.

Il y a plusieurs balances :

Il y a la balance du notaire, tenue par une femme solennelle, et que représente le dessin d'une feuille de papier timbrée à soixante centimes.

Il y a la balance de l'épicier : elle n'a jamais volé quoi que ce soit à son maître.

Il y a la balance de l'apothicaire, inquiète. Oh ! comme on voit qu'elle dose un poison subtil, lorsque le praticien, coiffé d'une

toque de velours, examine l'oscillant fléau, à travers les lunettes d'or qui doublent ses yeux verdâtres.

Et il y a la balance de l'orfèvre où quelque malheureuse sans pain a parfois jeté son anneau de mariage.

Il y a la balance de Dieu qui pèse toutes les autres balances.

HOROSCOPE

L'enfant née en septembre
Aura des cheveux d'ambre
Bouclés comme raisins,
Et la pomme est son teint.
Elle fera entendre
Cette voix grave et tendre
Qui traîne à l'horizon
Quand les vendangeurs rentrent
De la vendangeaison.

POTAGER

Tomate. — Lorsque le soleil, se rapprochant de l'Automne, commence de décli-

ner, il laisse choir un peu partout ses braises qui sont les tomates. Pauvres et bons légumes, et généreux comme les gens qui sont bons et pauvres ! Leur feu, pareil à celui de la charité, ne s'éteint pas, et même il continue d'égayer çà et là le regard du peuple qui jette les épluchures aux ruisseaux des faubourgs.

Aubergine. — Cette noire solanée, aux reflets violacés, a la forme d'une grosse saucisse plus renflée à un bout qu'à l'autre. Sa peau est luisante, lisse, tendue. Il y a une espèce qui est blanche, très vénéneuse, et qui donnerait son nom au genre (que l'on fait dériver *d'albus,* blanc). Ne serait-il plus simple de trouver l'étymologie d'*aubergine* dans auberge? L'aubergine sombre est, en effet, un légume incomparablement fade qu'il faut, après en avoir ôté puis rejeté la chair, emplir de jambon, d'ail, d'épices, en un mot de toutes provisions

solides que l'on trouve à l'ordinaire dans une auberge. Pas plus qu'on n'absorbe l'auberge, mais seulement ce qu'elle contient, on ne mange l'aubergine elle-même. L'aubergine se distingue de l'auberge en ce qu'elle n'attire pas les ivrognes.

Piment. — Un piment pointu, coupé longitudinalement pour être mangé en salade, ressemble à une minuscule paire de souliers à la poulaine. Laissé sur pied, quand il rougit il a l'air d'un nez qui a trop bu.

VERGER

Pomme. — C'est le fruit le plus simple qui existe. Il en est de plusieurs couleurs : mais le classique est la pomme rouge. Rien n'est plaisant comme un pommier naïf au milieu d'une pelouse, et ployant sous son faix. On dirait d'un ciel d'où sortent des centaines de figures d'anges

poupons, avec, au bas des joues, des feuilles pour ailes.

Poirier. — Je retrouve, dans mes notes horticoles, cette définition que j'ai donnée du poirier : il est comme un pèlerin vêtu d'une robe conique, appuyé sur un bâton noueux, et il assiste à ce miracle que ses gourdes puisent leur eau fraîche dans le soleil.

JARDIN D'AGRÉMENT

Lagerstrœmia indica. — Rien n'est plus beau que le lagerstrœmia, si beau qu'il se réserve cette saison, où presque tous les autres arbres sont dépouillés de fleurs, pour y trôner, solitaire par ses teintes, comme règne le rossignol par ses chants isolés dans le désert des nuits. Ce végétal singulier, au tronc musclé et presque sans écorce, aux feuilles lisses, arbore des quenouilles d'un rose indéfinissable, ou plutôt

des torches où flamboient les derniers couchants et les dernières aurores de l'été.

CHAMPS

Les maïs donnent un aspect tropical à la plaine. Ils plaquent çà et là des carrés d'ombre. Leurs feuilles longues, fibreuses et souples, retombent ainsi que des palmes; mais que la brise y passe, et elles miroitent comme les baguettes d'un lac vert et bleu, et l'on est étonné qu'une voile blanche ne danse pas dessus.

FLORE SAUVAGE

Spiranthe automnal. — Dans la délicieuse mélancolie de la naissante automne, on aperçoit tout à coup, sur le gazon ras qui s'embrume, la petite quenouille du spiranthe. Autour de la tige d'un vert pâle, une rangée de minuscules fleurs blanches,

à odeur de lilas, s'enroule comme une devise de mirliton. Cette humble orchidée, elle n'a guère plus de dix centimètres, à chaque fois que la saison la ramène, m'emplit du sentiment si grave qu'inspire la fin d'une belle fête.

Colchique. — On le nomme vulgairement *veilleuse*. En effet, son périanthe pétaloïde affecte la forme d'une coupe à tige frêle, et son mince tissu, translucide à contre-jour comme un cristal dépoli, laisse fuser une lueur mauve. On dirait donc que le colchique rayonne, et j'avais eu cette révélation avant d'avoir lu que ce pâle reflet impressionne chimiquement certaines plaques. Cette fleur pousse en nombre sur les prés et dans les sous-bois.

FAUNE

Le perdreau. — Quelle merveille que cette boule soyeuse où la terre, le ciel et la

mer se mêlent : rousses écailles de la gorge, où se mire la forêt d'automne, délicatesse d'un ciel gris où l'azur transparaît, perle fine montée sur les branches des pattes dont le corail s'harmonise avec le bec qui tourne court. Il y a des personnes qui ont ainsi un nez crochu inachevé. La perdrix pond sous les ronces, sous l'ajonc épineux, sur une légère éminence qui met sa couvée hors d'atteinte du ruissellement des averses, mais non pas à l'abri du renard et de la fouine. Si, ayant découvert un nid, vous observez que la mère n'y revient plus, tuée ou effarouchée, recueillez les œufs avant qu'ils soient stériles et donnez-les à chauffer à une poule.

Le perdreau va par compagnies. Il piète beaucoup, d'autant plus qu'il a été traqué par les chasseurs. Il se lève en général fort loin du chien qui, s'il n'est pas un spécialiste, s'affole ou pique en vain des arrêts

successifs. Le rapide gallinacé circule déjà sur la crête de la colline, et Rip pense l'avoir encore sous le nez dans le bas-fond.

Il faut du gros plomb, du quatre ou du cinq, pour descendre ce gibier. On le voit parfois crouler perpendiculairement sous le coup de fusil, on croit l'avoir tué roide. On ne le retrouve pas. Il court encore.

FÊTES

Nativité de la Sainte-Vierge, 8 septembre.

Tranquille et nu se pose au-dessus du blasphème
Le pied d'une petite enfant nazaréenne.

(Clairières dans le Ciel.)

PAYSAGE

Une odeur violente me saisit. J'entends des voix sous le ciel bleu qui semble avoir

déteint sur la petite vigne. Je regarde par-dessus la haie. Un vieillard est assis sous la tonnelle, auprès du pressoir qui est ouvert et d'où s'exhalent les fumées du vin nouveau. Là-bas il y a une haie encore, et, encore, au delà, une autre humble vigne, et ainsi de suite. Quand les voix se taisent, ronfle une guêpe. Et je relève la tête, ne sachant pas tout d'abord si ce n'est point le bourdon d'un aéroplane.

CHRONIQUE DE SEPTEMBRE

Je fus étonné, à de grandes vendanges, de voir, parmi les fouleurs qui viennent se louer par escouades, danser comme un silène, un monsieur aux jambes maigres et poilues, coiffé d'un panama. « Je suis, me dit-il, un ancien conservateur des hypothèques ruiné pour avoir commis une erreur de date. Je m'enrôle tous les ans dans une équipe semblable et vais presser les

grappes chez des maîtres généreux. N'ayant plus le sou, je puis cependant satisfaire ainsi, durant quelque jours, mon goût pour le vin clairet. »

LE MOIS D'OCTOBRE

Le *Scorpion*, en ce mois, est à l'honneur. On peut se demander pourquoi cet animal venimeux et disgracié occupe dans le firmament une place aussi étincelante. A quelques-uns d'entre nous ce doit être d'un bel encouragement. Nul n'ignore la fable de Jean de La Fontaine où se trouve cette appréciation :

A ces mots, l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y [tromper)...

Mais il faut observer que ce qui différencie le scorpion de l'homme et du serpent, et ne permet point qu'on le confonde avec eux, c'est que, seul des trois, sans doute, il porte son dard en arrière.

Je dis donc que ce doit être d'un bel encouragement pour les méchants que de

voir une horrible bête admise à prendre place dans le Ciel.

Que dire du scorpion stellaire, sinon ce qu'un vieil optimiste, naturellement un pêcheur à la ligne, pensait d'un poisson qu'il venait de tirer de l'eau et qui a nom le hotu ?

— Est-il mangeable? lui demandai-je.

— Eh bien ! monsieur, prononça-t-il avec ferveur, le hotu était mauvais : il est devenu bon.

HOROSCOPE

Si naissez au mois d'octobre
Comme chameau serez sobre,
A moins que ne souffle vent
Qui change un tempérament.

POTAGER

Empailler cardons et céleris, semer les derniers choux-fleurs demi-durs, blanchir la barbe de capucin, cueillir et rentrer les citrouilles.

Citrouille. — Bernardin de Saint-Pierre affirme que « la Nature » divise le melon par côtes afin qu'il puisse être facilement partagé entre les membres d'une même famille. Raisonnement faux, car il y a onze personnes dans ma maison, et pour mon lot je prélève cinq tranches. Il est vrai que, ne voulant priver personne autour de moi de la délicieuse cucurbitacée, j'en fais ouvrir deux.

Pour un grand nombre de gens, tout comme le corbeau est le mâle de la pie, la citrouille est la femelle du melon. Elle n'est point si maniérée que son mari, ne fait pas ainsi que lui « la sucrée » ; mais bonne grosse commère, elle s'offre à tous pour la soupe, sans divisions. Combien plus logique se montre « la Nature » en l'occurrence ! On peut ne prendre qu'une infime dose de citrouille... ou n'en pas prendre du tout.

VERGER

Rendement à peu près nul ; les travaux d'appropriation sont reportés au mois suivant. N'oubliez pas néanmoins de renfermer dans leurs résilles les boucles blondes ou bleues des muscats.

JARDIN D'AGRÉMEMT

Les poètes pompeux — comme ils sont trop à l'habitude, mais d'aucuns se plaignent que je ne le suis pas assez — prononcent que, pour mourir, la Nature et les dieux s'enveloppent d'un linceul de pourpre. Par quoi ils veulent exprimer que certains arbres, et plusieurs lianes telles que les vignes-vierges, deviennent maintenant rouges : ce qui est du plus joli effet. Les catalogues, habilement coloriés, des paysagistes nous offrent de ces harmonies rutilantes qui font rêver.

CHAMPS

On ramasse le maïs.

FLORE SAUVAGE

Cèpe ou bolet comestible. — Ce champignon porte un béret dont la teinte varie entre le marron clair et le marron foncé; le rebord inférieur dudit béret d'abord est blanc, puis jaunit. La jambe de ce campagnard est bien prise, conique, mais il n'a pas de tête, ou bien elle est toute petite et se dissimule dans la coiffe. Rien n'est plus appétissant qu'une colonie de bolets blottie dans un panier tapissé de fougères. Toute préparation autre que la bordelaise (ail, jambon, mie dorée) est un crime.

Oronge. — Elle apparaît sur la mousse quand le cèpe s'en va. Son béret est d'un or rouge. Elle naît d'une sorte d'œuf. Méfiez-vous d'elle ! Si elle est vraie, rien n'est

meilleur : « c'est le manger des dieux », proclamait un empereur romain. Si elle est fausse... « *Bien fol est qui s'y fie.* »

FAUNE

Râle de genêt. — Il hante les derniers regains, les chaumes de maïs, les ajoncs. Son aspect est d'un petit poulet maigre ; son plumage, d'un marron très beau, a parfois des reflets de bronze. Son aile est courte, son pied long, ce qui fait qu'il ne s'enlève qu'à la dernière extrémité, si le chien a son museau dessus ou si le pied du chasseur le contraint. Son vol est le plus lent que je sache, mais sa course est follement rapide. Il ne court pas, il glisse comme une eau sous les herbes, où, quand on l'aperçoit de tout près, il est déjà fort loin.

Grive. — Dans les vignes, dans les haies qu'un ruisseau borde, sur les troncs en-

lierrés, à la cime des chênes et des peupliers, elle offre au chasseur tantôt son dos verdâtre, tantôt son ventre blanc, chiné de gris et de jaune, montée sur ses nerveuses et fines pattes noires, accrochée par ses ongles qui sont comme des aiguilles acérées et courbes. Si on ne la guette, à l'affût, de quelque cabane, elle semble railler en pépiant le fusil, car elle va toujours se percher hors de portée. Et, si l'on veut se rapprocher d'elle, en étouffant le bruit des pas et en se dissimulant, elle vous entend et elle vous voit, et, avec ses nombreuses compagnes, elle va se poser ailleurs, toujours aussi loin, toujours aussi haut. La grive est un merle distingué, celui-ci étant un peu ridicule, vraiment par trop épris de l'habit noir. Il n'a pas « volé » ce vers de Christian Cherfils :

Le merle amoureux chante en frac.

Palombe. — C'est un gros pigeon sauvage, aux plumes d'ardoise claire ; celles du cou, lorsqu'il est vieux, prennent cette couleur changeante que l'on appelle à Cayenne le « *caractère de la femme* ». La tête est très réduite, comprimée, et le bec de corail si mince que l'on se demande comment il peut livrer passage aux énormes glands que cet oiseau engloutit sans les diviser. J'ai décrit, au chant deuxième de mes *Géorgiques Chrétiennes,* les deux manières de capturer la palombe, dont la chair noire est excellente, flambée avec du lard et mangée saignante. La rôtie se prépare comme celle de la bécasse : force muscade et poivre, armagnac ou rhum. Dans le canton de Navarrenx et dans les Landes on ajoute un peu de vin, et l'on pile quelques blancs d'aile. A la Guadeloupe on sert cet oiseau de préférence en salmis, avec un rien de quinine. Ce qu'on

n'avait jamais relaté depuis plus d'un siècle que l'on tient dans les palombières des journaux d'observations, c'est le phénomène qui s'est produit pendant cette guerre : certains vols sur lesquels on a tiré ne se sont pas enfuis, ils semblaient accoutumés aux détonations.

FÊTES

Fermeture des grandes vacances : les enfants qui vous ont martyrisé durant deux mois se taisent, consternés. Quelle saine morphine pour eux, et pour nous, que le suc extrait des feuilles d'une grammaire ou d'une arithmétique !

PAYSAGE

Quoi de plus plaisant, au milieu de l'automne, qu'un chasseur qui rentre par la porte dérobée de son jardin d'agrément et qui, n'ayant rien tué, embrasse sa femme

déjà mûre sous un liquidambar flamboyant?

CHRONIQUE D'OCTOBRE

Je rencontrai, à la mi-octobre, un lièvre qui, le derrière dans la rosée, me dit avec mélancolie :

— J'attends ma nomination, elle ne me parvient toujours pas. Vraiment, il ne valait point la peine que l'on me fît cette réputation de coursier pour me voir ainsi méconnu par les Postes et Télégraphes !

— Ah ! demandai-je, vous voudriez être facteur?

Il reprit, en baissant la voix et les oreilles :

— Mais oui... Seulement, Jean de La Fontaine m'a joué un vilain tour. Depuis qu'il a écrit *le Lièvre et la Tortue*, le ministre confie tout à celle-ci.

LE MOIS DE NOVEMBRE

ZODIAQUE

La nature est encore empourprée, et comme si le *Sagittaire*, à qui elle est soumise en ce mois, la criblait de flèches. Si ce n'était encore que les dryades qui fussent atteintes et teignissent de leur sang les feuillages de l'automne ! Mais les cœurs des soldats continuent d'être percés par le dur combat qui est livré depuis quatre ans. Cependant le dard qui traverse une poitrine française ne retombe pas sur le sol. Il s'élève et pique au ciel une étoile d'or.

HOROSCOPE

Beaucoup de ceux qui naîtront en novembre
Seront plaintifs, casaniers. Dans leur chambre
Ils aimeront, les pieds sur les chenets,
Voir rougeoyer les braises dans la cendre
Ou lire avec des lunettes au nez.

POTAGER

Semer les mâches, les pois précoces, les carottes toupie de Hollande. Repiquer les laitues d'hiver, les choux d'York; butter les artichauts; éclaircir les épinards.

VERGER

Dès la première gelée, cueillir les nèfles pour les poser sur la paille du cellier où elles deviendront blettes. Les personnes resserrées feront bien de s'abstenir de ces fruits dont l'astringence est telle qu'il est impossible de jamais plus siffler, si on y a mordu, ne serait-ce qu'une fois, avant qu'ils soient ramollis.

JARDIN D'AGRÉMENT

Chrysanthèmes. — Dorés ou blancs ou fauves, ils sont d'autant plus beaux que les lanières de leurs capitules présentent un

aspect désordonné. Ces lanières, tordues dans tous les sens comme des flammes par le vent, sont bien le symbole de la douleur. Échevelés, ils répandent sur les tombes des larmes de brouillard, et l'on ne sait rien dire de leur âcre parfum sinon qu'il est funèbre. Tandis que d'autres fleurs peuvent rendre tour à tour l'expression de la tristesse et de la joie, être offertes aussi bien à l'occasion d'un deuil que de fiançailles, le chrysanthème ne s'épanouit que pour le cimetière.

CHAMPS

On sème le blé.

C'est la forme et la couleur du grain de blé, sans doute, que le boulanger a voulu donner à la miche dorée, ovale, creusée au milieu, que la petite fille rapporte à midi sous son bras.

Ainsi l'humble famille, rompant le pain,

se partage un seul grain de blé formé de beaucoup de grains. De même les cœurs doivent s'unir pour n'être qu'un seul cœur.

FAUNE

La bécasse. — Bel oiseau de velours, marron comme l'automne, paquet de feuilles mortes chiné, bécasse fiorituréeainsi que la reliure d'un bouquin précieux! Échassier qui a la jambe courte, le bec flexible et long; dont on dit qu'il a les plus beaux yeux du monde! Incomparable gibier! Tu es toute une partie de mon adolescence, toute une partie de ma jeunesse, toute une partie de mon âge mûr. Jamais je ne me suis lassé de te poursuivre. Le chasseur à barbe blanche que je suis aujourd'hui éprouve une joie aussi éperdue que jadis, quand, sous son coup de feu, il te voit dégringoler. Qui comprendra cette volupté, dans la mélancolie immense de l'automne,

de tirer, entre les chênes, sur la bécasse qui vole droit à vous, que vous arrêtez net et qui s'écroule à vos pieds? Ah! Rip! mon vieux! Toi seul... Et tu ne liras point l'*Almanach du poète Rustique!*

FÊTES

La Toussaint : 1er novembre. C'est la fête de ceux qui meurent, comme nos soldats, « *dans l'exercice héroïque d'une verta chrétienne* ».

Les Morts : 2 novembre. Les uns n'avaient pas vingt ans. Ils étaient timides, et roses et fragiles comme des églantines. C'est un bouquet de ces fleurs qui leur ressemblent qu'il faudra déposer, en juin, sur la tranchée mouvante où ils se sont endormis. Sur la fosse anonyme des pères je jetterai l'épi de froment de juillet, en priant pour les petits et pour les veuves qui les pleurent : « *Donnez-nous aujourd'hui no-*

tre pain quotidien! » Aux braves tombés dans la vieillesse, et dont la moustache, sur la joue ridée, était comme de la neige, je ferai l'offrande d'une feuille morte, battue des vents et couverte de frimas.

PAYSAGE

Un sanglot emplit mon cœur, non pas un sanglot de douleur, mais un sanglot de joie; et, dans une effusion religieuse, il me semble que ce cœur devienne sonore comme la cloche suspendue au cou d'une brebis. Si loin que je me reporte, je retrouve, en novembre, cette indicible émotion. Comme l'âme du vieux militaire, soudain saisie, se prosterne quand le clairon déchirant la brume salue ce morceau de ciel qu'est un drapeau, la mienne, bucolique et montagnarde, ne peut, sans recevoir un grand coup, voir déboucher à l'en-

trée d'un village, vers la Toussaint, le berger, son âne et son chien.

CHRONIQUE DE NOVEMBRE

A l'Ombre de Jean de La Fontaine.

Les bécasses ont une fée
Qui, de feuilles mortes coiffée,
Fréquente leurs gentils salons
De mousse, d'argile et de joncs.
Là, jamais une médisance :
Seul le ruisseau rompt le silence ;
Son clair langage a plusieurs sens,
Mais, contraire à celui des gens,
Il n'est jamais défavorable :
Un peu d'eau sur un peu de sable
Vaut donc, sans doute, mieux que nous.
La fée, en ce salon si doux
Par les mœurs et par l'éloquence,
Pensait que dans toute la France
Il n'en était point autrement
De bécasses au logement.
Or, à la saison de la chasse :
— Ma chère, c'est une bécasse,
Lui dit quelqu'un. Allez la voir ;
C'est à Paris. Mille miroirs,

Pareils aux bassins des Le Nôtres,
Plus polis que ne sont les vôtres,
Sont les témoins de sa beauté :
Allez-y donc prendre le thé.
Elle y va ; la bouilloire chante,
Mais de manière si méchante
Que la sylvaine a vite fait
De retourner dans sa forêt.

Les choses sont un peu l'écho du caractère :
Avant que de loger même au nid d'un oiseau,
Sachez le son que rend chez un tel son ruisseau
Et chez tel autre sa théière.

LE MOIS DE DÉCEMBRE

ZODIAQUE

Le *Capricorne*, signe de ce mois, n'est autre que la chèvre Amalthée. Elle était la plus gracieuse, mais la plus aventureuse du troupeau. Elle escaladait les roches abruptes, et, deux pieds en avant, les cornes en arrière, l'échine tendue, elle broutait. Une nuit, elle grimpa si haut que son petit museau se trouva au niveau des étoiles qu'elle croyait être des pampres sauvages aux grappes d'or. Rhéa, l'attirant à elle, la retint dans l'Olympe pour en faire la nourrice de Jupiter. D'où *la voie lactée*.

HOROSCOPE

Les gens qui naissent en décembre
Sont gens de premier mouvement,
Orgueilleux autant que Sicambres!
Ils se convertissent souvent
Comme le diable entre au couvent.

POTAGER

Balayer, sur les choux, la neige.

RUCHER

Craindre que les abeilles, prenant les flocons pour des essaims, n'aillent se mêler à eux et ne meurent ainsi de froid. Le meilleur moyen de retenir les mouches à miel à la ruche, c'est de l'entourer d'imprimés : une collection du *Journal officiel* est particulièrement efficace, elle endort doucement les bestioles. Je conseille toutefois de donner un coup de ciseaux aux passages qui ont trait aux séances de la Chambre : il faut que les diligentes ouvrières oublient les frelons du dehors.

JARDIN D'AGRÉMENT

Rose de Noël. — Ses pétales semblent de nacre violacée, ou artificiellement obte-

nus avec de larges écailles d'un poisson argenté. On les dirait poudrés de gel.

L'arbre de Noël. — Il porte du fruit confit, des jouets, des lumières. Il possède la singulière propriété, tant y ait-il de nez d'enfants autour de lui, de les orienter vers sa cime. Il est précieux de connaître ce phénomène. Que le pôle change de place, ce que redoutait Jules Verne, et que la boussole affolée devienne impuissante, il n'y aura qu'à créer çà et là des pépinières d'arbres de Noël et à suivre les marmots.

FLORE SAUVAGE

Gui. — Une touffe de gui se compose de petites hélices vertes et de perles fines. Ce devrait être la plante des aviatrices. Le gui n'est parasite qu'en été, ce qui le distingue du rasta. Voici comme il est semé d'arbre en arbre, sur le pommier principalement : les grives, qui picorent ses baies

visqueuses, s'engluent le bec et les pattes. Les petites graines contenues dans les baies sont ainsi propagées par le vol de ces oiseaux, se collent aux branches où ils vont se percher, germent, prennent racine. La direction de celle-ci contrarie souvent le géotropisme positif.

FAUNE

Canard sauvage. — Le canard dit *Col-Vert* est un bel oiseau dont les reflets métalliques semblent destinés à humilier le génie des émailleurs. Tirez-lui votre plomb numéro quatre dans le derrière que surmonte une plume de bronze vert en forme de faucille, sinon l'épais coussin de duvet gris, qui revêt le sternum, amortira la charge et la laissera glisser. On utilise le col-vert comme appeau dans les canardières, en même temps que la *cane-grise,* sa femelle. Mais, phénomène bizarre et bien

connu des chasseurs, autant l'appel du mâle est sincère pour dénoncer un vol de palmipèdes, autant le cri des canes grises est sans portée : elles cancanent par besoin pur de cancaner.

FÊTES

La Noël : le 25 décembre.

PAYSAGE

On avance dans une forêt de cristal, au milieu du grand silence que parfois interrompt le craquement de la glace. Le globe du soleil est rouge. Là où se produit le dégel, une brume s'élève qui voile et dévoile, par brefs instants, un héron immobile qui pêche à l'éperon caillouteux du gave. Au ciel frémit un triangle de sarcelles. Dans une anse débloquée, j'aperçois au loin des cols-verts. Je me glisse le long

de la berge. Mon chien tombe en arrêt : c'est une cane-grise immobile, là, sous une souche. A bout portant je la foudroie, ce pendant qu'avec de grands cris les trois cols-verts s'envolent dans un fracas d'eau battue.

CHRONIQUE DE NOEL

Saint Joseph eut un songe, tandis qu'il était dans la grotte, à Bethléem.

Affligé par le mauvais cœur des aubergistes qui avaient refusé d'ouvrir leur huis à la Vierge portant son Fardeau sacré; peiné de voir son épouse et son Dieu partager avec lui cette mauvaise étable, il s'était endormi avec un lourd sanglot.

Cependant sa tristesse se dissipait dans le sommeil, car, doux charpentier, il rêvait qu'il édifiait, pour ces deux êtres qu'il chérissait, un palais de bois rare et de pierres précieuses. Bientôt, cette construction lui

paraissait achevée, et Marie et Jésus y reposaient sur des lits somptueux.

C'est alors que l'artisan se réveilla dans la crèche aussi misérable qu'avant qu'il s'endormît. Mais son âme, devant la divine réalité, fut emplie soudain d'un tel amour qu'il estima que la joie que donne la pauvreté en Dieu dépasse infiniment toute autre joie.

Il entendit Notre-Dame lui dire :

— Nous sommes bien heureux.

Et il ne sut lui répondre que par des larmes qui mouillèrent la paille où souriait le Messie. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

LE POÈTE RUSTIQUE. 11

ALMANACH DU POÈTE RUSTIQUE

Le mois de Janvier 157
Le mois de Février 167
Le mois de Mars. 177
Le mois d'Avril 187
Le mois de Mai 197
Le mois de Juin. 207
Le mois de Juillet 221
Le mois d'Août 237
Le mois de Septembre 249
Le mois d'Octobre 263
Le mois de Novembre 275
Le mois de Décembre 285

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-quatre janvier mil neuf cent vingt

par

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

A ORLÉANS

pour le

MERCVRE DE FRANCE

12 francs.

PQ
2619
A5P6

Jammes, Francis
Le poète rustique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY